

Les jeunes et l'extrémisme de droite: victimes, acteurs ou repentis.

Comment vivent-ils la violence extrémiste, quels sont les facteurs biographiques qui les poussent à adhérer au mouvement et qu'est-ce qui les incite à en sortir?

Une publication du Service de lutte contre le racisme



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral de l'intérieur DFI
Secrétariat général SG-DFI
Service de lutte contre le racisme SLR

Textes

Ueli Mäder, Wassilis Kassis
Martin Schmid, Marco Storni
Thomas Gabriel

Rédaction

Judith Stofer

Conception

Rohner & Brechtbühl

Traduction

Isabelle Kieltyka

Editeur

Département fédéral de l'intérieur
Secrétariat général
Service de lutte contre le racisme
CH-3003 Berne
ara@gs-edi.admin.ch
www.edi.admin.ch/ara

Le contenu de cette brochure se fonde sur des travaux de recherche qui ont été menés dans le cadre du PNR 40+ «L'extrémisme de droite: les causes et les contre-mesures». Avec cette publication, le Service de lutte contre le racisme veut rendre les résultats de recherche accessibles à un plus large public. Les opinions et les recommandations émises ne reflètent pas forcément celles du Service.

Sommaire

2 Introduction

Partie 1

5 Education et extrémisme de droite: analyse du développement d'attitudes et de comportements racistes dans la biographie de jeunes adultes

Partie 2

31 Jeunes d'extrême droite: motifs de rupture définitive et socialisation familiale

Partie 3

41 Jeunes dans la zone d'ombre de la violence d'extrême droite

61 Bibliographie

Introduction

Les Programmes nationaux de recherche (PNR) sont destinés à fournir des contributions scientifiquement fondées à la résolution de problèmes urgents d'importance nationale. Ils font l'objet d'appel à propositions de projets.

Le PNR 40+ «Extrémisme de droite – causes et contre-mesures» a été mis en place par le Conseil fédéral à la demande du groupe de travail interdépartemental Extrémisme de droite du DFJP. Il est financé à hauteur de quatre millions de francs pour une durée de trois ans. Il permettra d'en savoir plus sur les origines, les formes d'expression, la propagation des activités et des idées d'extrême droite ainsi que sur le contexte social de l'extrémisme de droite en Suisse. L'un des principaux objectifs de ce programme est de créer les bases de stratégies d'avenir consacrées à la gestion de l'extrémisme de droite, notamment aux niveaux communal et cantonal. A cet effet, les projets de recherche qui ont notamment pour but d'assurer le suivi et l'évaluation de programmes de prévention et d'intervention dans ce domaine sont particulièrement encouragés.

Les projets seront achevés fin 2007. La recherche aura ainsi comblé de nombreuses lacunes et les conclusions des travaux seront divulguées dans des publications scientifiques et lors de séminaires. Il s'agira, dès lors, de mettre les principaux résultats en pratique.

Dans la présente brochure, le service de lutte contre le racisme résume deux études dans lesquelles les chercheurs se sont intéressés aux jeunes et aux jeunes adultes, qu'ils soient auteurs potentiels, victimes ou qu'ils essaient de rompre avec la scène de l'extrême droite.

Pourquoi certains jeunes adultes embrassent-ils des idéologies d'extrême droite alors que d'autres, ayant reçu une éducation semblable, n'y sont pas sensibles? Comment expliquer que certains jeunes prennent part à des actes de violence et d'autres pas? Ces deux questions constituent le fil conducteur de l'étude de Thomas Gabriel, de l'Université de Zurich, consacrée à l'influence du milieu familial et de l'éducation sur l'assimilation de théories d'extrême droite (Familienerziehung und Rechtsextremismus). Il en ressort clairement que les aspects biographiques des jeunes liés aux mouvances extrémistes de droite doivent impérativement être intégrés dans la réflexion qui servira de base aux interventions futures. C'est seulement ainsi que les mesures auront l'effet escompté.

Ce ne sont pas les raisons qui incitent les jeunes à adhérer à la scène d'extrême droite qui étaient au cœur du projet d'Ueli Mäder et de Wassilis Kassis, deux chercheurs de l'Université de Bâle, mais les motifs qui les poussent à vouloir quitter ces milieux. Dans leur étude consacrée à cette thématique (Rechtsextreme Jugendliche: Ausstiegsmotivation und familiäre Sozialisation), les auteurs se sont attachés à identifier les facteurs qui dissuadent les jeunes d'être actifs au sein de la scène extrémiste ou qui les encouragent à couper les ponts avec ces groupes. Ils soulignent l'importance de la relation de ces jeunes avec leurs pairs et son influence bénéfique sur leur volonté de rupture avec les groupuscules d'extrême droite.

Dans la troisième étude, les deux chercheurs Martin Schmid et Marco Storni ne s'attachent pas aux jeunes d'extrême droite auteurs de violences, mais aux victimes de ces violences. Dans le cadre de leurs travaux consacrés à la zone d'ombre qui entoure la violence d'extrême droite (Jugendliche im Dunkelfeld rechtsextremer Gewalt), ils ont interrogé quelque 3000 jeunes dans le Nord-ouest de la Suisse sur leurs expériences avec les milieux violents d'extrême droite. Cette enquête comble une lacune considérable. En effet, les études menées jusqu'ici dans les régions germanophones sur l'extrémisme de droite s'étaient penchées exclusivement sur les causes et les motivations des auteurs de tels actes. Jamais encore la démarche n'avait été abordée sous l'angle des victimes. Tout comme les deux autres études mentionnées précédemment, ce projet fournit des données significatives et explore des pistes importantes pour la mise en œuvre de contre-mesures efficaces.

Le service de lutte contre le racisme publiera par ailleurs deux autres brochures. La première résume les résultats de deux études consacrées l'une à l'efficacité des interventions, l'autre aux mesures adoptées au niveau local et en matière de travail avec les jeunes. La deuxième brochure proposera des mesures didactiques pour le domaine scolaire.

Michele Galizia

Service de lutte contre le racisme

Partie 1

Education et extrémisme de droite: analyse du développement d'attitudes et de comportements racistes dans la biographie de jeunes adultes

(Synthèse des principales conclusions de l'étude de Thomas Gabriel, responsable du centre de recherche en pédagogie sociale de l'Institut pédagogique de l'Université de Zurich, gabriel@paed.uzh.ch)

Pourquoi certains jeunes adultes embrassent-ils des idéologies d'extrême droite alors que d'autres, ayant reçu une éducation semblable, n'y sont pas sensibles? Comment expliquer que parmi les sympathisants de tels courants doctrinaires, certains jeunes prennent part à des attaques violentes? Ces deux questions constituent le fil conducteur de l'étude de Thomas Gabriel, de l'Université de Zurich, consacrée à l'influence du milieu familial et de l'éducation sur l'assimilation de théories d'extrême droite (Familienerziehung und Rechtsextremismus). L'enquête, menée dans le cadre du Programme national de recherche 40+ «Extrémisme de droite – causes et contre-mesures», s'est conclue au printemps dernier. Elle nous livre à présent ses résultats.

L'auteur s'est penché sur l'influence de la famille (parents, mais aussi grands-parents) et de personnes de référence significatives de l'environnement social des jeunes sur l'assimilation de discours d'extrême droite et, notamment, sur le développement d'attitudes et de comportements racistes. Il s'agissait en particulier de mettre en lumière des **«itinéraires de développement»** dans le parcours des jeunes concernés. Un autre axe important des travaux était l'étude des mécanismes de transmission des idéologies xénophobes entre les générations.

Au total, 26 jeunes (six jeunes femmes et 20 jeunes hommes d'une moyenne d'âge de 19 ans sympathisant avec des idées politiques d'extrême droite et susceptibles de participer à des actes violents) ont été interrogés sur le climat émotionnel et affectif au sein de la famille, la manière de gérer les conflits, le style d'éducation et la qualité des relations interfamiliales. L'examen de ces divers éléments a permis à l'équipe de chercheurs de reconstituer les processus biographiques de ces jeunes adultes et d'analyser des «charnières» déterminantes dans leur trajet individuel, celles-là mêmes qui les ont conduits à assimiler ce type d'idéologies. A cet égard, il convient de noter que ces «charnières» n'ont pas été seulement mises en évidence par les chercheurs: les jeunes interviewés ont eux aussi qualifié des événements biographiques particuliers comme décisifs dans le développement d'attitudes et de comportements racistes.

Près de la moitié des jeunes interrogés étaient membres d'une organisation d'extrême droite (Partei National Orientierter Schweiz [PNOS], Schweizer Nationalisten, Helvetische Jugend, Démocrates Suisses [DS], Blood & Honour, Hammerskins) et environ deux tiers d'entre eux faisaient état de leur appartenance à un groupuscule du type hooligans, skinheads et skingirls. Les auteurs se sont en outre entretenus avec sept couples de parents, des grands-parents et d'autres adultes de référence de l'environnement social et familial des jeunes.

Présentation succincte des principaux résultats

On peut affirmer d'emblée que ni les jeunes sondés ni leur famille ne peuvent être considérés comme des «laissés-pour-compte du progrès», («Modernisierungsverlierer») des victimes de l'évolution sociale et économique. Les 26 cas étudiés

se caractérisent par une grande «normalité» dans les modes et les projets de vie mis en œuvre. Tant les jeunes que leur famille peuvent être qualifiés de bien intégrés. En revanche, la violence domestique, conjuguée aux conséquences des conflits opposant les parents, joue un rôle majeur dans l'adhésion à des schémas idéologiques d'extrême droite. Les chercheurs ont été surpris de constater qu'un grand nombre de ces jeunes adultes bénéficiaient de mesures d'assistance à la jeunesse.

Ainsi, la **famille** et l'**environnement social**, de même que la **culture** et l'**histoire** individuelles sont autant de facteurs capitaux dans le développement d'**attitudes** et de comportements **racistes**. Bien que la prise de contact avec les milieux d'extrême droite soit plutôt le fruit du hasard, l'importance que revêtent ces rencontres pour les jeunes concernés n'a rien d'une coïncidence: elle est en effet déterminée par leur histoire personnelle. Les processus biographiques décrits dans l'étude fournissent de précieux renseignements sur les motifs qui incitent un jeune à faire siennes des idéologies xénophobes ou à participer à des attaques violentes à caractère raciste. Ils permettent également de mieux comprendre pour quelles raisons d'autres jeunes, vivant dans des conditions sociales semblables, ne sont guère sensibles à ce genre de discours. Sur la base des nombreuses données recueillies, les chercheurs distinguent trois types de modèles familiaux et de processus biographiques de nature à favoriser, d'une part, le développement de sympathies pour les milieux d'extrême droite et, d'autre part, la participation à des actes de violence. Les trois schémas directeurs se caractérisent comme suit:

- Démarcation via une «suradaptation» – radicalisation des normes et des valeurs transmises par le milieu d'origine;
- Expression de la violence et du mépris dans la quête de reconnaissance;
- Absence de considération, recherche d'expériences et d'assurance, volonté d'afficher sa différence.

A. Premier type de parcours biographique: démarcation via une «suradaptation» – radicalisation des normes et des valeurs transmises par le milieu d’origine

Témoignage du jeune D.: radicalisation politique des normes et des valeurs transmises par son entourage ou «la transformation du crâne rasé en citoyen lambda»¹

A la date de l’entretien, D. est âgé de 20 ans et travaille comme employé de commerce dans une administration. Il a grandi dans un petit village de près de 800 habitants. Ses parents y possèdent une maison, dans laquelle il vit aujourd’hui encore. A l’issue de l’école secondaire, D. a fait un apprentissage d’employé de commerce dans l’administration, qui l’a engagé une fois son CFC en poche. Son père possède une société d’installations sanitaires. Quant à la mère, elle gère le bureau de l’entreprise familiale.

Le statut, la performance et les biens matériels occupent une position centrale dans la biographie du jeune homme. D. idéalise sa famille: il souligne en particulier la bonne entente qui règne entre les membres. La cohésion familiale représente pour lui un idéal. Il ne formule aucune critique à l’encontre de ses parents ou de l’éducation qu’ils lui ont prodiguée. Sur le plan politique, il se décrit comme national-socialiste et se déclare proche du parti des Démocrates Suisses. Il conçoit ses convictions et son engagement politiques comme une philosophie de vie. Il milite en faveur du «mouvement nationaliste». S’il a fait partie de la mouvance skinhead par le passé, il s’est aujourd’hui éloigné de leur esthétique et ne considère plus la violence comme un moyen d’action politique. Il ne cache pas son dédain pour les jeunes stéréotypés qui ne font que chercher la bagarre. Selon ses propres termes, ce ne sont que des «abrutis». Le recours à la violence n’est justifié qu’en cas de légitime défense ou pour venir en aide à un camarade. Mais elle ne permet pas d’atteindre des objectifs politiques. Dans ce cas, elle est même nuisible.

D. ne s’intéresse plus au football en raison du grand nombre de joueurs étrangers dans le club dont il était supporter. Son discours surprend également par la distance qu’il établit entre lui-même et les jeunes de son âge: il dit souvent «Quand j’étais jeune, ...». S’agissant de ses loisirs, il s’efforce aussi de se démarquer clairement de sa génération afin de se détacher de la masse. Il n’écoute pas la même musique «que les jeunes d’aujourd’hui». Il fait référence aux valeurs traditionnelles, à sa «propre» culture et critique le mode de vie actuel de la jeunesse. Ses parents, qu’il qualifie d’apolitiques, acceptaient difficilement son look de militant d’extrême

¹ Citation d’un membre du conseil consultatif professionnel.

droite. Son père en particulier craignait que la tenue vestimentaire et l'apparence de son fils ne portent préjudice à son affaire.

Ce type de progression biographique se caractérise par le fait que les attitudes et les comportements d'extrême droite étaient déjà présents chez les parents du jeune en question ou d'autres adultes de référence proches (grands-parents, notamment le grand-père). La **peur de la surpopulation étrangère**, la **défense des frontières nationales**, l'**attribution de caractéristiques culturelles** et le **mépris de certaines nationalités** sont autant de sujets politiques dont discute la famille. Reprenant ces arguments à son compte, la jeune génération franchit une étape supplémentaire en ce sens qu'elle se considère comme l'exécutante de convictions solidement ancrées. Parallèlement, l'entourage social et familial conforte le jeune dans les opinions qu'il exprime et les comportements qu'il affiche. Cette reconnaissance se traduit par un nouveau renforcement de ses idéologies. Concrètement, le jeune assimile en les radicalisant les arguments politiques avancés par son environnement direct. Dans l'un des exemples étudiés, ce sont même les parents qui ont initié leur enfant aux idéologies d'extrême droite et l'ont introduit dans ce type de mouvances.

Intégration et adaptation

Dans ce premier modèle de parcours, les jeunes et/ou jeunes adultes sont membres de partis ou de groupes organisés ou adhèrent à des sous-cultures d'extrême droite. Au sein de ces groupuscules, l'intégration et l'adaptation suivent un processus caractéristique: participation accrue, vaste collaboration en réseau (à l'échelle suisse, européenne et mondiale), abandon au fil du temps des symboles esthétiques manifestes (apparence, habillement) et prise de distance, du moins publiquement, avec les idéologies violentes. Il apparaît fréquemment que l'usage de la violence continue d'être accepté en situation de légitime défense ou dès lors qu'il s'agit de porter secours à un camarade, mais cette violence a des traits moins ouvertement agressifs.

Cette procédure d'**adaptation de l'apparence extérieure** fait partie intégrante de la stratégie politique de ces mouvements: «Nous sommes intégrés (...) Bien que nous restions un groupe marginal, nous sommes capables de nous mêler à la population (...) Nous n'attirons plus l'attention, certains d'entre nous passent presque inaperçus. Les temps ont changé. La scène a tellement évolué qu'il est impossible d'en comprendre le fonctionnement de l'extérieur», explique le jeune Q., 25 ans. Deux conclusions se dégagent de cette volonté manifeste d'«intégration»: premièrement, elle traduit les efforts déployés par ces milieux pour être acceptés comme des partenaires politiques actifs et crédibles. L'adaptation esthétique aux normes sociales en vigueur leur ouvre en effet les portes de la vie politique. Cette transformation apparente ne concerne toutefois pas les convictions anti-démocratiques, qui, elles, restent inchangées. Deuxièmement, la procédure peut être perçue comme une critique du schéma stéréotypé gauche/droite. La droite extrême se

considère comme faisant partie du centre et met tout en œuvre pour ne pas attirer l'attention sur elle.

Leur engagement politique au sein d'organisations et de partis d'extrême droite ouvre à ces jeunes des perspectives de promotion non négligeables au regard de leur parcours personnel. Ces possibilités revêtent une importance encore plus significative pour les jeunes dont les chances d'ascension professionnelle sont restreintes. En outre, les activités qu'ils déploient dans ces milieux leur procurent une forme de reconnaissance, qui affermit leur identité et ce, non seulement dans les groupes auxquels ils appartiennent, mais aussi au sein de leur famille et à l'échelle régionale, voire nationale (une des médias, interviews, documentation des événements).

Environnement rural contre modernité

Un grand nombre de ce type d'adhérents à des groupuscules d'extrême droite ont grandi dans un **environnement rural** ou dans une **petite ville**. Dans le cas présent, plusieurs des jeunes sont issus de familles d'agriculteurs. Limités, les contacts avec la population étrangère interviennent plutôt pendant la jeunesse, à l'occasion d'un changement de domicile ou lors de l'entrée dans le monde du travail. Désireux de souligner qu'ils n'ont pas de préjugés, certains jeunes affirment connaître de «bons étrangers» et même compter des «étrangers» parmi leurs amis. Ce faisant, ils ne se rendent pas compte que ce sont précisément ces discours stéréotypés qui posent problème.

Le fait d'avoir grandi dans une ferme est considéré comme un atout par ces jeunes, résolument opposés à la **modernité** et à la **technicisation de la société**. Ils érigent en idéal la relation avec la nature et la vie au sein d'une communauté villageoise où habitent aussi parfois de nombreux parents. Ce cadre de vie est assimilé à une formidable source d'expériences. Très tôt déjà, l'influence de la modernité est ressentie comme une menace ou du moins comme un contrepoint à la culture dans laquelle ils ont été élevés.

Pendant la durée de l'étude, la quasi-totalité des jeunes interviewés vivaient encore chez leurs parents. Seule une jeune femme habitait en partie ailleurs pour des raisons d'ordre professionnel (apprentissage puis emploi). Le jeune Q. explique que s'il habite encore au domicile familial, c'est pour économiser de l'argent. Même après la fin de leur apprentissage et alors qu'ils se trouvent dans une phase de stabilité professionnelle, les jeunes compris dans ce premier modèle biographique **continuent de vivre chez leurs parents**. Ce phénomène s'explique vraisemblablement par le fait qu'ils sont employés dans les catégories salariales inférieures. Il leur est par exemple difficile de louer leur propre appartement. Les témoignages recueillis mettent également en lumière que l'attachement à des valeurs propres à la classe moyenne (maison, famille, voiture) contribuent au maintien de cet état de fait: les jeunes préfèrent rester plus longtemps chez leurs parents,

reléguant ainsi leurs besoins présents à un second plan, afin d'accroître leurs chances de réaliser leurs projets d'avenir. Comme indiqué plus haut, les filles et les garçons présentant ce type de parcours accordent une grande importance à l'ascension sociale. Les perspectives de promotion professionnelle étant toutefois limitées, leur engagement au sein de partis et d'organisations d'extrême droite leur offre des possibilités de carrière uniques.

Les jeunes interrogés qualifient **leur situation familiale et les relations entre les membres** de normales («J'ai une famille tout ce qu'il y a de plus normale», déclare sommairement K.). De l'extérieur, la structure familiale semble intacte: les familles vivent soit dans une ferme, soit dans une maison, soit dans un appartement en location. Les parents sont agriculteurs, artisans, employés de commerce ou travaillent dans le domaine des soins. D'une manière générale, la répartition des rôles entre le père et la mère est réglée de manière traditionnelle. Les filles et les garçons interviewés déclarent avoir grandi dans un environnement sécurisé. Si les revenus sont modestes, la famille adapte ses conditions de vie en conséquence. Certains jeunes expliquent que les parents ont beaucoup travaillé afin d'offrir des conditions de vie «normales» à leurs enfants, comme des vacances en Italie tous les ans.

Idéalisation du modèle familial personnel

Une autre caractéristique frappante commune à tous les jeunes qui ont participé à l'enquête est la manière dont ils idéalisent la famille et les relations qui unissent ses divers membres. Dans bien des cas, le sujet de la famille est systématiquement exclu des réponses fournies. L'environnement familial représente un lieu où règnent la paix et la **sécurité**, un **univers préservé**, dédié aux activités communes et à la bonne entente. Certains jeunes donnent une image de leur famille dans laquelle les aspects négatifs ne sont guère, voire pas du tout abordés. E. explique, par exemple, qu'il n'y a jamais eu de conflits au sein de sa famille, que ses parents n'ont jamais exercé de contrainte à l'encontre de leurs enfants, bref que tout s'est toujours bien passé. Il résume ainsi son éducation: «(...) non, réellement, j'ai toujours été gâté, tout bêtement. J'entends «gâté» dans le sens où j'ai toujours été heureux de ce que j'avais. Même si nous n'avions pas tout ce que nous voulions. Mais de toute façon, nous n'étions pas non plus le genre de personnes à toujours vouloir plus. Pour nous, un arc et des flèches c'était déjà génial. Bien sûr, les jeunes d'aujourd'hui ne sont plus vraiment comme ça.»

Ce témoignage illustre clairement la manière dont certaines idéologies et conceptions de la société sont utilisées pour décrire les interactions au sein de la famille et donner ainsi une image précise de cet environnement. Cela se vérifie plus particulièrement dans le passage du «je» au «nous». Le jeune adulte s'appuie ainsi sur des idéaux et des normes qui s'appliquent à la famille dans son ensemble, lui y compris. Parallèlement, il se réfère à ses propres valeurs pour formuler une critique sur la société actuelle et vanter les mérites du passé. Il ne fait pas le moindre

doute que les jeunes sélectionnés pour l'étude se sont informés sur l'objet de la recherche de manière à épurer leurs réponses des préjugés qui auraient pu leur être reprochés. Toutefois, les contradictions et les ruptures qui apparaissent dans leur discours permettent de tirer certaines conclusions sur l'image qu'ils veulent donner de leur structure familiale. Elles sont en effet l'expression de privations, de souhaits (contrariés) et de frustrations.

Les critiques vis-à-vis des parents, de leur style d'éducation et de leur forme de vie sont rares voire inexistantes. Bien au contraire: les styles d'éducation **stricts** ou **autoritaires** sont valorisés. Les critiques éventuelles concernent une éducation trop libérale. Cette attitude démontre que les conflits, les difficultés et les divergences d'opinions n'étaient pas considérés comme normaux et ne pouvaient dès lors pas être exprimés au sein de la famille. Les problèmes ne font pas l'objet d'une discussion ouverte, de manière à préserver la **cohésion apparente**. Les chercheurs ont été également surpris de constater que seul un jeune leur a permis de prendre contact avec ses parents, tous les autres s'y étant résolument opposés. Le point de vue des parents aurait sans doute mis à mal certains aspects de la description idyllique qu'ils avaient donnée. Lors de contacts téléphoniques, les parents se sont d'ailleurs efforcés de justifier la position défendue par leur progéniture, allant jusqu'à reprendre à leur compte le tableau de la «famille normale».

Sur la base tant des réponses fournies par les filles et les garçons interrogés que des nombreuses données recueillies par les auteurs, les styles d'éducation privilégiés par les parents vont de strict, voire autoritaire, jusqu'à trop libéral. Une éducation sévère est considérée comme bénéfique pour le développement personnel futur, comme en témoignent les propos de Q.: «Mon père est vieux jeu, vous voyez le genre. Quand j'étais jeune, je me disais qu'il était complètement à la masse. Mais à présent, je lui en suis reconnaissant. Il a fait quelque chose de moi, je suis devenu plus indépendant.»

L'étranger constitue une menace

Les jeunes de ce premier groupe biographique se qualifient de patriotes, nationalistes, national-socialistes ou néonazis. Au niveau politique, leur objectif est l'engagement et la lutte pour la sauvegarde de leur propre culture, c'est-à-dire de leurs traditions, des frontières territoriales et de la primauté de leur nation («les Suisses d'abord» / la préférence nationale est érigée en critère d'ordre social). D'autres aspects revêtent également une importance considérable à leurs yeux: la campagne est le lieu idéal pour élever des enfants; la surpopulation étrangère représente un danger car les citoyens suisses risquent d'être «étrangers» dans leur propre pays; l'exclusion de certaines ethnies ou encore l'obligation de s'intégrer à laquelle doivent être soumis les étrangers, la notion d'intégration se confondant ici avec celle d'assimilation. En revanche, ni leur cadre de vie ni leur milieu d'origine traditionnel (p. ex. communauté de destin qui lie un jeune issu d'une famille d'agriculteurs avec le monde agricole) n'est remis en question. Leurs critiques se

tourment vers la **menace qu'incarne la modernité**, venue de l'extérieur. En **louant jusqu'à leur paroxysme les bienfaits de la tradition** et en **radicalisant leur milieu culturel**, les jeunes s'efforcent de se démarquer de leurs pairs. Dans les faits, cette célébration à l'extrême de la tradition se traduit par la référence expresse à des valeurs propres à la génération de leurs grands-parents et l'adhésion à leur schéma de pensée, conjuguée à une mission d'exécuteurs («Nous sommes la dernière génération qui peut encore faire avancer les choses», conclut C.).

Le contenu de nombreux entretiens met au jour un conservatisme d'envergure supranationale: constitués en réseaux, les membres d'organisations d'extrême droite peuvent, par exemple, se rendre très rapidement en Suède où ils seront hébergés par des «camarades». Ce traditionalisme favorise une proximité culturelle avec des jeunes partageant les mêmes idées et les mêmes valeurs à l'échelle suisse et européenne, voire mondiale. De même, leurs codes esthétiques (véhiculés par des marques de vêtements déterminées) leur permettent de nouer rapidement des contacts et d'intégrer un groupe dans d'autres villes ou régions. L'appartenance à un parti ou à une organisation est un vecteur de confiance en soi, qui confère à ces jeunes un sentiment de supériorité. La camaraderie, cette promptitude inconditionnelle à venir en aide aux autres membres, est une qualité essentielle. «C'est sûr, nous avons de bons contacts entre nous. L'esprit de camaraderie est très important dans nos relations. Mais attention, ce n'est pas une camaraderie artificielle. Nous nous considérons presque comme des frères. Si l'un de nous est dans la mouise, nous l'aidons, peu importe la situation dans laquelle il s'est fourré», explique K. Les jeunes interrogés apprécient de pouvoir rencontrer partout où ils vont d'autres jeunes gens qui poursuivent les mêmes idéaux: être **«étranger»** quelque part est en effet perçu comme une **menace**.

Se démarquer à tout prix

L'adoption des codes esthétiques et des attitudes extérieures spécifiques des groupuscules d'extrême droite vise à exiger d'autrui **respect** et **reconnaissance**. Un jeune a déclaré à ce sujet qu'il trouvait très agréable le fait que les autres s'écartent à son passage. Lorsqu'on lui demande ce qu'il ressentait lorsqu'il portait des bottes de parachutiste et son blouson d'aviateur, Q. donne la réponse suivante: «C'est idiot à dire, mais c'était cool. ((Rires)) Tu sais, les gens te montrent du respect, ils évitent de croiser ton chemin. Ils se disent qu'ils doivent faire attention, tu vois ce que je veux dire?».

La volonté de se démarquer de la moyenne est une autre caractéristique fondamentale de certains des jeunes sondés. K. explique ainsi ce désir manifeste de «singularisation», de ne pas ressembler aux autres: «C'est une lutte intellectuelle pour résister au courant. Par exemple, je ne vais pas manger chez MacDo', je ne porte pas de Levis...». Il leur tient à cœur de se distinguer, de se **détacher de la masse**. Cette aspiration transparaît également dans les propos de E.: «Oui, j'étais fasciné

par cette volonté de ne pas me fondre dans le moule, d'être quelqu'un de spécial, pas juste n'importe qui. Je ne sais pas, c'est peut-être juste ce que veulent tous les jeunes. En rejoignant ce type de groupe, on attirait l'attention, on devenait spécial, les gens ne nous aimaient pas. Mais me faire détester des autres ce n'était pas ce que je recherchais, j'ai toujours été assez sympa avec tout le monde. Je n'ai jamais eu de problème avec personne et c'est encore le cas aujourd'hui pour la plupart d'entre nous. On se sent bien quand on est quelqu'un de spécial, c'est tout.»

Par leur engagement politique et les symboles esthétiques qu'ils arborent, les membres de mouvements extrémistes de droite non seulement se distinguent des autres jeunes de leur génération, mais ils suscitent également l'intérêt des médias. Un garçon indique ainsi aux chercheurs qu'il conserve dans un classeur tous les articles qui lui ont été consacrés ou qui traitent de la scène d'extrême droite dans sa région. Dans trois autres cas, les jeunes profitent de l'entretien pour soigner leur image et souligner le rôle de premier plan qu'ils assument au sein du mouvement. La recherche de singularité s'exprime aussi au travers des codes esthétiques qu'ils respectaient autrefois et des actes de violence qu'ils commettaient. Q. se souvient: «J'ai toujours voulu me démarquer.» Et W. d'ajouter: «Je me suis fait un nom (important) dans la ville X. Même les adultes savent qui je suis et tout ce que j'ai fait.»

Possibilités d'ascension professionnelle limitées

Il est frappant de constater que la majorité des jeunes présentant ce premier parcours biographique exercent des métiers peu «valorisants» comme électromécanicien, mécanicien sur camions, pâtissier, employé de commerce, cordonnier ou ferblantier en bâtiment. Deux autres garçons ont arrêté leur apprentissage d'ouvrier à la fabrication de poêles et de gardien d'animaux (l'un deux ayant achevé une autre formation par la suite). Comme indiqué précédemment, ces orientations professionnelles n'ouvrent guère de perspectives d'avancement. L'appartenance à un parti ou à une organisation d'extrême droite donne justement la possibilité de se démarquer de ses collègues de travail («Sortir du lot, ne pas être n'importe qui», répète K.). Cette forme d'engagement permet également d'accéder à un statut plus élevé que celui des personnes d'origine étrangère (Suisse de naissance contre «Suisse sur le papier», «On peut devenir suisse, mais on naît confédéré»). En conclusion, l'action politique offre à ces jeunes des options de carrière dont leur environnement professionnel les prive. Les **activités politiques** déployées dans le village **accroissent non seulement la notoriété** mais confèrent également un **statut**. Ces jeunes adultes découvrent en outre l'influence de la politique et celle des médias.

Les aspirations d'avenir formulées par les filles et les garçons interrogés viennent confirmer ce besoin marqué de prestige. Un fort désir de promotion professionnelle se dessine dans leurs réponses. A cet égard, l'obtention de la maîtrise fédérale

représente un idéal. Les explications de Q. soulignent cet aspect: «Je ne veux pas stagner au même niveau et rester simple ouvrier toute ma vie. Peut-être même qu'un jour je travaillerai dans un bureau ou un truc dans ce genre.» Dans les cas où les aspirations ne sont pas en phase avec le statut actuel, le mépris d'autres groupes ethniques permet de juguler sa propre peur de rétrograder dans la société. Ce type de menace pesait sur trois jeunes en particulier. La famille de l'un d'eux avait été contrainte de vendre sa ferme en raison de la maladie du père.

Montrer la voie à d'autres jeunes

La majorité des participants à l'étude associent leur engagement à la nécessité d'initier des **membres de leur famille** et d'**autres jeunes** de leur région à l'idéologie qu'ils défendent. La jeune M. parle ainsi des efforts de persuasion qu'elle a déployés pour faire partager ses convictions politiques à sa mère: «Petit à petit, je la guide sur le droit chemin.» Ce travail de prosélytisme passe par la création de groupes locaux, l'organisation de rencontres et l'accompagnement de jeunes à des manifestations. Les activités menées auprès de jeunes membres potentiels contribuent aussi à «se faire un nom» dans la région.

Attachement à un ordre d'une autre époque

L'importance de l'ordre social est déterminante dans la biographie de ces jeunes. Nombre d'entre eux ont peur du changement, ce qui explique d'une certaine manière l'absence de critiques vis-à-vis de l'entourage familial. Leur attachement désespéré à l'ordre social transparaît nettement, d'une part, dans leur volonté d'imposer leurs propres normes et valeurs ainsi que leurs propres traditions culturelles et familiales, et, d'autre part, dans leur désir de s'en tenir à ces dimensions idéologiques dans leurs projets d'avenir. Sous l'effet d'une culture du pessimisme, les transformations sociales sont réprouvées, tandis que les traditions et le conservatisme hérités des anciennes générations sont, eux, valorisés. Même s'ils n'expliquent pas les raisons qui leur font penser qu'il est préférable de grandir à la campagne, en contact étroit avec la nature, les jeunes perçoivent le milieu urbain comme une menace. Le présent est respecté, il sert de modèle de référence. A l'inverse, la nouveauté est critiquée.

Les critères d'ordre formel (poignée de main, vouvoiement, respect des formes lors de l'envoi de courriers électroniques) sont essentiels dans la gestion des contacts et des relations. Ce formalisme ne traduit pas seulement une fidélité scrupuleuse aux normes établies, mais aussi une volonté de **démarcation vis-à-vis des jeunes du même âge**. Les filles et les garçons interviewés prennent sciemment leurs distances par rapport au mode de vie de la jeunesse actuelle, eux-mêmes se considèrent comme des adultes. Extrait du témoignage de D., 20 ans: «(...) Franchement, combien de jeunes aujourd'hui peuvent encore dire qu'ils ont une culture propre ou une occupation qui remplit leur vie? A part se saouler, fumer des joints ou prendre d'autres drogues, certains ont peut-être un copain ou une copine, et encore (...) Mais sinon, ils n'ont vraiment aucune idée sur rien. Ils vont travailler

parce qu'ils y sont obligés et comme ça ils ont un peu plus d'argent pour continuer à boire, du moins la plupart d'entre eux. Et puis il y a tellement de moyens de s'abrutir, comme la télévision. C'est vrai, il y a tellement de jeunes et pas seulement des jeunes, des adultes aussi, qui rentrent le soir après les cours ou le boulot et qui allument la télé, sans réfléchir. Ils mangent un truc en regardant une émission, vont se coucher et se lèvent le lendemain et ainsi de suite jusqu'au week-end, où ils se préparent pour sortir et se murer. Ils se réveillent avec la gueule de bois, rallument machinalement la télévision. Tu ne te rends pas compte du nombre de jeunes qui vivent comme ça. Moi je n'appelle pas ça une vie, c'est juste un «déracinement» de la société (...).» Dans ce type de discours, la culture de la jeunesse actuelle est mise en regard avec les normes et les valeurs de l'ancienne génération. Là encore, cette prise de distance permet aux jeunes d'extrême droite de se démarquer de la moyenne.

Absence de réaction tranchée des parents

Dans ce premier schéma biographique, la réaction des parents face à l'engagement de leurs enfants porte essentiellement sur les codes esthétiques que suivent ces derniers. Il leur importe avant tout de préserver les apparences. Ainsi, plusieurs d'entre eux s'opposent formellement à ce que leur fils se rase le crâne. Pendant un entretien téléphonique, une mère explique que les idées de son fils («ces histoires au sujet des étrangers»), tous les Suisses les partagent, mais qu'elle préférerait qu'il ne s'engage pas politiquement et qu'il laisse cela à d'autres.² K. décrit l'attitude de ses parents: «C'est vrai qu'au début, ils avaient un peu de mal avec tout ça. Enfin, pas vraiment avec les opinions en elles-mêmes mais plutôt parce qu'ils avaient peur qu'on me casse la figure à cause de mon crâne rasé et tout le reste. A un certain moment, ils étaient carrément opposés à mon engagement, mais avec le temps je suis redevenu normal. Quand je sortais, j'étais capable d'exprimer mes opinions avec des mots et plus à travers mon apparence. Du coup, ils se sont montrés plus cool. En parlant, j'ai pu leur faire comprendre mes convictions.»

Comme il ressort du témoignage des jeunes interrogés et des parents eux-mêmes, ces derniers ne formulent pas clairement d'arguments pour s'opposer aux théories défendues par leurs enfants. Les critiques visent davantage à dénigrer les autres membres de la mouvance («Mes parents me mettaient en garde: "Ne te laisse pas entraîner par ces idiots."», se souvient B.). Étonnamment, l'opposition des parents concerne exclusivement la doctrine national-socialiste et la conduite de leur fille ou de leur fils (ils désapprouvent les actions visant à brûler des drapeaux ou dessiner des croix gammées). L'entourage critique certes le comportement du jeune, mais en aucun cas l'idéologie politique qui sous-tend les symboles esthétiques qu'il

² Le fils se réclame de l'idéologie «néo-nazie» et réfute catégoriquement l'appellation de «skinhead», mouvement qu'il qualifie d'apolitique.

arbore. L'attitude des parents peut donc être interprétée comme une forme d'**approbation**.

Dans ces conditions, l'engagement au sein de partis ou d'organisations d'extrême droite peut être abordé dans la discussion comme un **phénomène marginal** (les extrémistes, les crânes rasés), sans devoir remettre en question sa propre conception du monde. En ce sens, les jeunes peuvent se sentir investis d'une mission d'exécutants, chargés de sauvegarder une culture et une attitude sociales largement répandues parmi leurs poches. Ils s'engagent pour ce qu'ils croient être des opinions partagées par le plus grand nombre. W. dresse un portrait pertinent du compagnon de sa mère: «Oui, il déteste les crânes rasés. C'est vraiment le Suisse moyen, qui reste chez lui, le poing dans sa poche. Mais ceux qui agissent, qui bougent, il ne faut surtout pas les soutenir, ça pourrait nuire à la bonne réputation de la famille (...). Mais dans le fond, c'est un brave type.» A leurs yeux, ils sont les seuls qui sont encore en mesure de se battre contre les dysfonctionnements sociaux dont ils sont les témoins au quotidien, comme l'explique le jeune C.: «C'est simple, soit nous nous laissons intimider par eux [les étrangers], soit nous nous défendons. Et puis un jour, nous nous sommes dit, ça suffit, vous ne nous touchez plus.»³ Il ajoute: «Je suis sûr que nous pouvons encore faire quelque chose. Nous sommes la dernière génération qui peut réussir. Après, ce sera trop tard. Et puis nos rangs se renforcent chaque fois plus. Beaucoup de personnes âgées nous écrivent pour nous féliciter de notre travail, surtout après les votations (...). Les nombreuses réactions positives qui nous parviennent insufflent le courage nécessaire à la poursuite de notre action.»

L'approbation et la **reconnaissance** dont bénéficient ces jeunes adultes les confortent dans leur rôle d'exécuteurs. Sous l'angle du discours politique, les actes violents sont perçus comme une nécessité en cas de légitime défense. Partant, ils se justifient d'eux-mêmes. Considérée comme une acceptation de leurs actions et de leurs idées politiques, la réaction des parents et des grands-parents (approbation et/ou tolérance teintée de réprobation) contribue à affermir les idéologies extrémistes dans l'esprit des jeunes. Deux d'entre eux vont même jusqu'à évoquer les convictions de leurs grands-parents (sympathisants du III^e Reich) pour appuyer et légitimer leurs idées. Il se peut également que les jeunes fassent référence à ce passé familial pour accroître leur importance au sein du mouvement d'extrême droite.

³ Comme l'a confirmé un procureur des mineurs, ce motif est invoqué par les jeunes pour justifier leurs actes.

B. Deuxième type de parcours biographique: expression de violence et du mépris dans la quête de reconnaissance

Témoignage de T.: Un quotidien ponctué d'humiliations

Le parcours du jeune T. est marqué par les mauvais traitements répétés et inexplicables que lui inflige son père. Sa mère, impassible, ne le protège pas. Selon T., elle le détestait déjà alors qu'il n'était pas encore né. L'impuissance du garçon est d'autant plus grande que ses cris résonnent dans tout l'immeuble sans qu'aucun voisin ne s'en émeuve. Plus tard, l'intervention des services d'aide à la jeunesse et des instances de répression ne font qu'exacerber ce sentiment d'impuissance et d'abandon. Ce n'est pas le père, violent, mais T. qui est «envoyé» dans un foyer.

C'est justement au moment de son placement que le jeune homme rejoint un groupuscule d'extrême droite. La qualité des contacts qu'il y noue contraste en tous points avec les expériences qu'il avait faites jusque-là dans le cadre familial et social, au contact d'autres cultures de jeunes. Il y découvre la solidarité inconditionnelle, la reconnaissance, la proximité sociale et la protection. Contrairement à ce qu'il avait connu par le passé en termes de socialisation, l'appartenance à un groupe est considérée comme importante et positive: «C'est une des choses les plus géniales qui me soient arrivées.» L'esprit de camaraderie notamment revêt une signification particulière: «Je préférerais voir mes copains que ma famille.» Sa volonté de venir en aide à ses camarades revêt des caractéristiques d'ordre existentiel: T. serait prêt à donner sa vie pour sa patrie, comparant sa mission à celle des soldats allemands envoyés au front pendant la Deuxième Guerre mondiale. Les liens étroits avec les autres membres de l'organisation n'en restent pas au stade d'idéal mais sont bel et bien concrétisés au travers d'expériences communes au sein du groupe. Ainsi, après un affrontement avec les forces de l'ordre, T. est arrêté. Un de ses camarades se rend au poste de police pour plaider en sa faveur et lui éviter une condamnation pour port d'arme prohibée.

Dans un premier temps, la direction de l'établissement dans lequel le garçon est placé tolère sa sympathie pour les idéologies d'extrême droite, sympathie qu'il exprime au moyen de drapeaux, de disques, de posters et de livres. Mais tous ses symboles lui sont retirés et détruits après qu'un camarade de son groupe, placé lui aussi dans le même foyer, est puni pour son comportement violent. T. juge la mesure arbitraire. La sanction, loin de produire l'effet escompté, fait resurgir chez le garçon un sentiment d'humiliation et d'impuissance, qui renforce davantage encore ses liens avec le groupuscule. En réaction à cette punition, T. exprime son désir de se faire tatouer: «Plus tard, je veux me faire faire un tatouage sur la poitrine, une grande croix gammée! (Rires) Ce sera vraiment trop classe.»

L'expérience de la violence incontrôlée au sein de la famille est commune à tous les jeunes de ce deuxième groupe biographique. Les relations interfamiliales se

caractérisent par les réactions violentes, souvent imprévisibles, dont est l'objet la jeune fille ou le jeune garçon, notamment de la part du père. La passivité de la mère et de l'environnement social dans son ensemble renforce le **sentiment d'impuissance** du jeune en question. Toutes les tentatives d'affirmation de soi se soldent par un échec et ce, pour deux motifs: premièrement, pour des raisons inhérentes au schéma de développement et à une prise de distance insuffisante par rapport au père («Vas-y, frappe-moi. Comme ça ce sera fini!», raconte A.) et, deuxièmement, à cause des possibilités d'intervention limitées dont dispose l'environnement social dans cet espace familial confiné. Et lorsqu'elles se produisent, ces interventions extérieures visent généralement la victime, c'est-à-dire le jeune, et non l'auteur des mauvais traitements. Dans l'exemple décrit plus haut, c'est le fils qui est éloigné du foyer familial et pas son père. Or cette logique induit une exacerbation du sentiment d'impuissance, car la démarche préconisée ne tient pas compte de la préoccupation centrale du jeune, à savoir l'impression qu'il a de n'avoir aucune prise sur sa vie, son destin. En outre, le jeune n'est pas associé à la prise de décisions qui le concernent directement.

Quête de reconnaissance

Le pouvoir, l'affirmation de son identité personnelle et la quête de reconnaissance sont des propriétés essentielles qui définissent l'appartenance à un parti ou à une organisation de la sous-culture d'extrême droite. Leur engagement donne aux jeunes la possibilité de se rebeller contre les **ingérences extérieures** en leur garantissant une proximité sociale, qui va du simple soutien à la solidarité inconditionnelle. La protection assurée par le groupe fait l'objet d'une démonstration ritualisée, dans le cadre de situations de combat avec des étrangers, des adversaires politiques ou la police. Cette démarche ciblée permet aux membres d'expérimenter concrètement toute la dimension du pouvoir et de la proximité sociale. Par ailleurs, cette mise en scène tournée vers l'extérieur confère un sentiment de cohésion et de sécurité, qui facilite la prise de contact avec des mouvements similaires dans d'autres villes et régions. Au quotidien, les réactions hostiles de tiers à leur rencontre constitue bien souvent un terreau fertile pour des affrontements violents, affrontements qui servent de justificatif pour leurs propres actes de violence (légitime défense).

S'ils partagent bel et bien des idées d'extrême droite, les jeunes de ce deuxième groupe biographique mettent davantage en pratique cette idéologie dans leur vie personnelle («Je ferai partie d'une organisation d'extrême droite aussi longtemps que cela sera justifié», dit A.) Leur engagement leur permet d'une part, de justifier les actes réguliers de violence (généralement perpétrés en bande) et, d'autre part, d'ériger un rempart protecteur qui les met à l'abri de toute question relative à leur histoire personnelle. Paradoxalement, les jeunes qui se prévalent de l'idéologie politique sont surtout ceux qui, de prime abord, présentent un parcours personnel en contradiction avec ce type d'engagement (toxicomanie, dépendance vis-à-vis de l'aide sociale, délinquance).

Lors d'affrontements, les filles et les garçons retournent contre leurs adversaires la violence qu'ils ont autrefois subie dans leur propre chair, alors qu'ils étaient réduits à l'état de victime: bien que ce type d'échauffourées soient standardisées et se déroulent selon un schéma précis connu des participants, **ils perdent tout contrôle dans l'exercice de cette violence**, ce que confirment les jeunes eux-mêmes dans leurs réponses. Ainsi, T. emploie les mêmes mots pour décrire les situations dans lesquelles son père perdait son sang-froid et celles où lui-même frappe aveuglément («Je ne suis plus moi-même.»). Cette désinhibition dans les situations de violence («Je voyais rouge», explique P.) traduit les abus et les traumatismes subis précédemment en tant que victimes. Dans le cas de P., le fait de boire du sang de bœuf lors des rituels de groupe incarne précisément la perte de self-control et la violence autrefois dirigée contre lui («Boire du sang de bœuf jusqu'à satiété puis s'élançer dans la bagarre.»).

Besoin de forger des relations solides

Proches, parents – personne n'a jamais enseigné l'empathie à ces jeunes. Aussi la compassion envers les victimes leur fait cruellement défaut. N. décrit avec justesse cette «insensibilité»: «Avec le temps, on s'y habitue. Tu t'en fiches que l'autre soit par terre et qu'il saigne de la bouche. A ce stade, tu es même capable de lui donner deux ou trois coups de plus sans la moindre hésitation.» Pendant les rituels institués par le groupe, ce trait de caractère s'accroît encore jusqu'à devenir une ligne de conduite. Ce faisant, la consommation d'**alcool** contribue à la désinhibition. Les bagarres se terminent toujours par la **défaite de la victime**, une issue qui s'explique également par la supériorité numérique des agresseurs. Le récit du déroulement des affrontements permet ensuite aux garçons d'asseoir leur statut social au sein du groupe, de bénéficier d'une plus grande reconnaissance de la part de leurs camarades.

Le besoin que manifestent les jeunes présentant ce parcours biographique de nouer des relations avec des **personnes fiables, sur lesquelles ils peuvent compter**, est étroitement lié à l'insécurité et aux blessures que leur a infligées leur environnement familial. Les idées et le comportement de leurs vis-à-vis doivent être aisément compréhensibles. Ce rejet de toute forme d'ambiguïté se retrouve également dans la manière d'aborder les rapports avec les autres membres de l'organisation / du parti. Le cas échéant, tout comportement équivoque suscite des réactions passionnées: «(...) Ceux qui traînent avec nous, mais qui après continuent de fréquenter des nègres, ceux-là je les déteste. C'est vraiment des ordures», s'enflamme T.

Ces filles et ces garçons n'ont pas appris à évaluer les situations et les personnes, ni à se projeter dans le regard des autres. Ce manque de confiance en soi est d'autant plus fort que les réactions de leurs principales personnes de référence, à savoir leurs parents, n'étaient pas prévisibles. Non seulement leur père leur a infligé des sévices corporels de manière totalement arbitraire, mais ils n'ont jamais connu

de relations stables dans leur environnement familial. Des périodes de jeu avec leur géniteur ou des situations banales de la vie quotidienne pouvaient prendre soudain une tout autre tournure et déboucher sur des actes violents et des mauvais traitements.

Tous les jeunes ne gèrent pas de la même manière le sentiment d'insécurité et le mépris qu'ils ont expérimentés dans les situations sociales: «Je n'aime pas les gens qui ne se montrent pas sous leur vrai visage. Pour moi, ils ne comptent pas, je ne perds pas de temps avec eux. La franchise, c'est essentiel», déclare A. L'expression «les personnes qui ne se montrent pas sous leur vrai visage» fait expressément référence au détachement et à l'effet déstabilisateur induits par leur environnement social et qui sont à la base même de leur attitude méprisante et de leur manque d'assurance actuels. Le groupuscule dont ils sont membres met à leur disposition un espace d'expérimentation, qui leur assure une **grande clarté** et une **sécurité** quant à l'idéologie défendue. Comme évoqué plus haut, la démonstration de cette sécurité est **mise en scène** de manière ritualisée, lors d'affrontements.

Développement empreint de paradoxes

Le développement émotionnel des jeunes interrogés est fortement influencé par les conflits qui opposaient les parents (culpabilité du père, ressentie comme telle ou clairement attribuée à ce dernier; distance émotionnelle, ressentie ou conditionnée, notamment dans le cas de la mère). La confiance et le sentiment de sécurité leur font cruellement défaut. Dans certains cas, la haine et le rejet émotionnel sont deux sujets fréquemment abordés dans les rapports interfamiliaux et intergénérationnels («Je détestais déjà cet enfant quand il était encore dans mon ventre», raconte la mère de A.). Quand bien même ils partageraient des opinions racistes ou d'extrême droite avec leur progéniture, ni les parents – ni d'ailleurs les grands-parents – ne sont considérés comme des adultes de référence par les filles et les garçons de ce deuxième groupe biographique. Les relations entre les représentants des différentes générations se caractérisent par le mépris et l'absence de proximité sociale.

Plus la **lutte** pour l'**affirmation de soi** et la **quête de reconnaissance** (efforts visant à surmonter le sentiment d'impuissance ressenti) sont des facteurs déterminants dans l'adhésion à une organisation ou à un parti d'extrême droite, et plus les jeunes s'opposent à toute intervention (des parents et de tiers) en vue de les dissuader d'un tel engagement. Comme il ressort du témoignage de T. (voir ci-dessus), la non-reconnaissance et le **mépris** ordinaires à l'intérieur du cadre familial représentent une situation de départ propice aux paradoxes: au sein du mouvement d'extrême droite, le jeune fait l'expérience de la proximité sociale, du sentiment d'appartenance, de l'absence d'ambiguïté et de la solidarité. Il y bénéficie également d'une sécurité et d'une protection jusque-là inconnues. En somme, il éprouve une communauté de sentiments avec les autres membres du groupe. Ainsi, toute intervention extérieure qui ne prend pas en considération l'idéologie ou

qui les conforte, de par la démarche adoptée, dans leurs convictions ne produit pas l'effet escompté, bien au contraire: loin d'imprimer une dynamique de rupture, ces entreprises renforcent non seulement leurs attitudes et leurs comportements, mais aussi leur liens avec la sous-culture d'extrême droite. Quant aux mesures privilégiant la sensibilisation politique pour induire un changement, elles sont elles aussi vouées à l'échec, car les raisons qui ont incité le jeune à faire sienne ce type de doctrine et à rejoindre la mouvance d'extrême droite sont intimement liées à son vécu personnel (quête de reconnaissance, volonté de surmonter le sentiment d'impuissance, affirmation de soi).

C. Troisième type de parcours biographique: absence de considération, recherche d'expériences et d'assurance, volonté d'afficher sa différence

Témoignage de N.: «Ils ont toujours agi comme s'ils n'avaient rien su.»

N. est placé en famille d'accueil à l'âge de cinq mois. Enfant, sa mère avait déjà été adoptée par ces mêmes parents nourriciers, «alors quand je suis né, c'est à eux qu'elle m'a confié.» Pour N., ses (grands-)parents nourriciers sont ses véritables parents. D'ailleurs, il n'a aucun contact avec ses parents biologiques. Il décrit son enfance comme «très, très heureuse», il loue en particulier l'engagement infaillible de sa famille d'accueil et les soins qu'elle lui a prodigués. L'environnement familial «paradisial» (propos de F., père nourricier de N.) construit par les parents s'oppose donc en tous points avec la thématique intergénérationnelle de la menace prônée par le régime national-socialiste du IIIe Reich. Les rapports interfamiliaux trouvent leur fondement symbiotique dans la relation de couple qui lie les parents («Ils sont très unis, on dirait une seule et même personne.») et qui, bien que très étroite, n'exclut en aucune manière les enfants biologiques et adoptifs. Cette forte cohésion se vérifie dans la défense perpétuelle du noyau familial contre toute atteinte extérieure. Les problèmes liés au comportement de N., pourtant manifestes dès l'enfance, ne sont pas évoqués. Sa mère nourricière le décrit comme un enfant joyeux et met les troubles constatés sur le compte de l'incompétence des éducateurs et des enseignants. Surprotégé, N. n'est jamais soumis, dans le contexte de l'éducation publique, à d'éventuelles mesures destinées à corriger son attitude. Malgré les difficultés, il continue donc d'être considéré comme un enfant sans problèmes.

Les entreprises visant à écorner cette image «idyllique» de la famille sont perçues comme une agression, qui déclenche une réaction de défense chez chacun des membres: «Mes parents nourriciers ont toujours été attaqués de toutes parts, et notamment par les autorités, à cause de la manière dont ils m'élevaient.» Dans un premier temps, ces actions ont pour effet de renforcer davantage encore les liens familiaux: «Les gens ont toujours essayé de semer la zizanie entre nous (...). Mais ça n'a pas marché. Nous nous sommes serrés les coudes, comme l'aurait fait n'importe quelle famille.» La puberté marque toutefois une rupture, car N. souffre de plus en plus de l'isolement induit par cette symbiose paradisiaque. Prenant appui sur un sujet qui tient à cœur aux parents – la famille s'engage en effet depuis plusieurs générations dans l'aide aux toxicomanes –, le garçon décide à l'âge de 15 ans de consommer des drogues dures: «Mon but était clairement de devenir un junkie.» Mais ce comportement ne suscite aucune réaction de la part des parents nourriciers, qui continuent d'assurer un soutien inconditionnel à ce fils idéalisé. En réalité, N. ne dirige pas cette autodestruction contre lui-même mais contre ses parents et la manière dont ils justifient l'éducation dispensée à leur fille adoptive – la mère de N. – et leur volonté de présenter à tout prix le cadre familial comme un

«paradis». Le garçon est convaincu que l'absence de réaction de ses parents nourriciers n'est pas sincère: «Ils agissaient comme s'ils n'avaient rien remarqué, comme s'ils ne savaient rien.»

La toxicomanie aggrave non seulement la dépendance de N. vis-à-vis de la symbiose familiale, mais aussi son isolement social: «(...) je n'avais pas vraiment de contacts sociaux (...). J'étais toujours seul, soit à cause de l'alcool, soit à cause de la drogue.» L'appui inconditionnel de ses parents prend surtout la forme d'un soutien financier, puisque ce sont eux qui financent sa consommation: «Mon père me donnait chaque jour 1500 francs en liquide (...). Ils payaient tout.»

A 19 ans, le garçon rejoint le groupe X, une bande skinhead, pour, dit-il, s'extraire du cadre familial surprotecteur et nouer des contacts. Etant donné que les membres du groupe ne tolèrent aucune drogue excepté l'alcool, N. arrête l'héroïne afin d'être admis. Par cet engagement, N. touche à un deuxième thème essentiel dans la biographie familiale. La première épouse du père était une «réfugiée juive, enfin à moitié-juive, comme il l'explique lui-même. Son frère est revenu des camps, mais tous les autres membres de sa famille ont été exterminés. Voilà notre situation de départ.»

La fortune familiale, héritée, est constituée de «fonds juifs». La manière dont la famille s'est construite est étroitement liée à ce sombre chapitre de l'Histoire mondiale. En 1955, une ligne directrice stricte – et depuis inchangée – est adoptée de sorte à créer une délimitation claire avec tous les aspects familiaux. «C'est là que nous nous sommes dits que la famille, c'était le vrai paradis», se souvient F. La thématique de la fuite d'Autriche en Tchécoslovaquie se reproduit dans la procédure d'adoption de la mère biologique de N., le père nourricier du garçon et sa première femme ayant alors répondu à l'annonce d'une Autrichienne, qui avait donné naissance à une fille en Suisse.

Pour se choisir un pseudonyme et une devise au sein de son organisation d'extrême droite, N. s'inspire des paroles d'une chanson des Toten Hosen, un groupe punk-rock allemand. Il faudra attendre que le jeune homme fixe une croix gammée à un mur de la cuisine pour susciter une réaction affective palpable chez le père de N. Alors que celui-ci avait toujours fait preuve d'une maîtrise de soi «quasi-scientifique», il chasse son fils du foyer familial. Les contradictions évidentes entre l'idéologie xénophobe prônée par N. et ses origines tendent à prouver l'importance minime que revêt le motif politique dans le processus d'adhésion à une organisation ou à un parti d'extrême droite.

Le troisième schéma biographique se caractérise également par l'absence de considération (invisibilité du jeune aux yeux de ses parents) qui imprègne l'éducation dispensée. Ce modèle de développement a lui aussi pour corollaire une perte de reconnaissance, puisque ni les jeunes gens ni leurs actions ne parviennent à attirer l'attention des adultes.

Dans ce cas particulier, le développement émotionnel n'est pas conditionné par une violence physique subie ou encore un mépris patent empreint d'agressivité et des réactions imprévisibles de la part des parents. Il est avant tout influencé par l'absence d'expériences directes et intergénérationnelles dans le processus familial de socialisation ainsi que par le manque de reconnaissance dont souffrent ces filles et ces garçons, en quête de sincérité et d'authenticité: «A cette époque surtout, il [le père] ne me parlait pas. Il m'ignorait complètement. Pour lui, je n'existais plus», raconte par exemple P.

Self-control vs absence de sentiments

Dans ce modèle familial, les relations se distinguent par leur complexité, allant du schéma strict et autoritaire à l'absence réciproque de considération, en passant par une distance temporelle et géographique (tant des parents que des jeunes) et une idéalisation de l'enfant. Face aux provocations ciblées de leurs enfants pour se rendre «**visibles**» (voir à ce sujet le témoignage de N. ci-dessus), deux types de comportements s'imposent chez les adultes: alors que certains parents n'expriment aucune réaction («Ils faisaient comme s'ils n'avaient rien remarqué», assure N.) ou optent pour une approche «scientifique» (les jeunes sont testés / diagnostiqués, des accords conclus), d'autres en revanche décident de punir la fille ou le garçon en l'«ignorant» volontairement («C'était comme si je n'étais pas là, comme si je n'existais pas», affirme Y.).

On observe une dichotomie de la réaction – ou absence de réaction – de l'adulte qui se traduit soit par une **maîtrise absolue de ses sentiments**, soit, à l'inverse, par une **absence totale de sentiments**. L'aggravation du conflit est l'exception à ce schéma binaire: la situation se dégrade progressivement, jusqu'à ce que soient franchies les limites établies, provoquant ainsi la réaction (renvoi du foyer familial, intervention de la police). Là aussi, l'une des conséquences inévitables est la perte de proximité sociale. La résignation est une constante qui se retrouve chez nombre de parents et de jeunes («Je ne compte pas vraiment pour mes parents», se plaint I.). Lorsqu'ils s'efforcent d'établir une proximité ou de régler un conflit, les adultes se placent dans une perspective éminemment conceptuelle ou privilégient une démarche axée, en partie, sur la satisfaction de leurs propres attentes. Le jeune, pour sa part, n'éprouve dans cette situation aucune proximité émotionnelle.

Accomplissement du devoir et performance

Bien qu'ils participent à des actes de violence en bande, les jeunes de ce troisième groupe biographique ne sont pas, dans leur majorité, organisés au sein de partis politiques ou de sous-cultures. L'action politique – et les démarches publiques qui lui sont associées – est limitée, parfois même cachée (communication et échanges via une plate-forme Internet). La quête de reconnaissance à travers l'accomplissement du devoir et de la performance revêt à leurs yeux une importance majeure. Le **manque** de considération et de **chaleur émotionnelle** qu'ils ont vécu se maté-

rialise par une grande insécurité en société. Ce sentiment débouche à son tour sur une conception du monde rationalisée à l'extrême, un attachement marqué à des principes stricts de classification, une logique résolument axée sur l'utilité dans le cadre des relations sociales ainsi qu'une grande capacité d'engagement personnel, sur les plans tant professionnel qu'économique.

Ce type d'attitude s'accompagne d'un **dénigrement farouche** de la disposition à se préoccuper du bien-être d'autrui - lorsque cette attention est considérée comme inconditionnelle - et de l'**assistance sociale**. La quête de reconnaissance par l'accomplissement du devoir et la performance devient pour ces jeunes une priorité absolue. Toute dérogation à ces principes met en péril non seulement leur philosophie de vie, mais aussi tous les aspects de leur personne. L'attention bienveillante et l'assistance, deux attributs essentiellement féminins, sont perçues par ces jeunes adultes – aussi bien filles que garçons - comme menaçantes, difficilement appréciables et irrationnelles.

Idéalisation du modèle familial

Les familles des jeunes interviewés font partie de la classe moyenne, leurs enfants ont grandi à l'abri du besoin. Il ne s'agit donc en aucun cas de «laissés-pour-compte du progrès». Et pourtant: les propos discriminatoires, dirigés notamment contre les étrangers, font partie du discours familial. Vis-à-vis de l'extérieur, parents et enfants s'attachent à donner l'image d'une **famille normale**: portrait d'une famille sans histoires ayant su créer un espace préservé, comparaison du cadre familial avec un lieu paradisiaque. Selon le degré de mise en scène, ce tableau idéal se traduit, dans la conception des jeunes, par une valorisation du rôle de leurs parents («Ils n'ont jamais commis d'erreurs.») voire une glorification de l'éducation stricte et blessante qu'ils ont reçue. «Il y a six ou sept années difficiles, pendant lesquelles il faut serrer les dents. Mais après tout, sept ans, ce n'est pas grand-chose en comparaison de toute une vie, déclare Y. rétrospectivement. Je peux dire que jusqu'ici, j'ai mené une vie relativement normale. J'ai eu la chance d'avoir une éducation plutôt stricte.» A ces filles et ces garçons satisfaits de l'environnement familial dans lequel ils ont été élevés s'oppose une proportion tout aussi importante de jeunes qui, eux, cherchent à remettre en question ce modèle idéalisé pour s'en extraire et le faire voler en éclats.

L'**immunisation** de la vie de famille contre les intrusions extérieures s'accompagne de récits magnifiés de l'histoire familiale et de l'enfance («enfant joyeux», «surprotégé») ainsi que d'une nette démarcation entre le milieu familial et le monde extérieur. Les interventions de tiers dans cet espace préservé sont admises à la seule condition qu'elles puissent être maintenues sous contrôle. Les jeunes eux-mêmes jugent que la **non-réaction** de leurs parents face à leur engagement dans les milieux d'extrême droite ne peut pas être considérée comme une attitude sincère.

Les discussions politiques au sein du noyau familial donnent la possibilité à certains des jeunes de ce troisième groupe biographique de voir leurs opinions reconnues,

mais aussi approuvées, comme l'explique la jeune Z.: «(...) Mon père n'a pas d'idées clairement tranchées sur les condamnations que l'on devrait infliger aux étrangers. Alors parfois, je le pousse un peu et je lui dis "Tu sais, on pourrait construire des châteaux d'eau dans x lacs. On les remplirait à moitié seulement et ils seraient obligés de nager là-dedans." Et là j'arrive vraiment à le motiver et puis ma mère arrive et nous demande d'arrêter. J'ajoute encore "On devrait les mettre au pain et à l'eau" et mon père acquiesce.» Pendant ce genre de discussions, le jeune utilise les thèses d'extrême droite pour s'affirmer et se **démarrer de la mère**, de toute caractéristique typiquement féminine. A l'inverse, les qualités traditionnellement dévolues au père sont étroitement associées aux notions de travail, de performance, de puissance et de statut.

D. Recommandations pratiques

Les différents parcours et aspects biographiques analysés dans le cadre de cette étude démontrent qu'en vue de la définition de mesures ciblées pour protéger les jeunes de l'influence de mouvements d'extrême droite, il n'existe pas de contre-mesure idéale susceptible d'apporter à elle seule une réponse efficace à cette vaste problématique. De même, un diagnostic qui se concentrerait exclusivement sur les thèses politiques défendues, les symboles esthétiques arborés et les dispositions manifestes à l'action concrète ne serait de loin pas suffisant. Il est évident qu'il est nécessaire de tenir compte du **vécu** des jeunes engagés dans l'extrémisme de droite pour envisager une intervention judicieuse. Or, il ressort de l'examen critique de nombreux cas que les professionnels du domaine n'intègrent pas la dimension biographique dans leur démarche. Il arrive ainsi que les initiatives mises en œuvre aient pour effet de renforcer leurs opinions.

Dans le cas des filles et des garçons du **deuxième groupe biographique**, une intervention précoce, qui reconnaît et prend en considération le **sentiment d'impuissance** ressenti pendant l'enfance et l'adolescence, se révèle primordiale. Cependant, lorsque les logiques de fonctionnement spécifiques sont ignorées et que les jeunes ne sont pas associés à la prise de décisions les concernant, les interventions – notamment celles à vocation répressive – conduisent à une exacerbation du sentiment d'appartenance éprouvé vis-à-vis des sous-cultures et autres mouvements d'extrême droite.

S'agissant des jeunes gens dont le développement est caractérisé par le **premier schéma biographique**, ceux-là même qui se considèrent comme les exécuteurs d'une idéologie culturelle largement répandue, une **sanction claire** et univoque – dépourvue d'un devoir de formation et d'éducation – a davantage de chances de produire l'effet escompté que dans le cas des membres des deux autres groupes biographiques.

Par contre, il apparaît que les jeunes regroupés sous le **troisième et dernier modèle de développement** sont particulièrement sensibles aux **mesures d'assistance** et de formation **en faveur de la jeunesse**. Toutefois, pour que les initiatives mises en œuvre se révèlent plus probantes, il est impératif qu'elles n'aient pas pour objet les convictions politiques du jeune, mais qu'elles placent ce dernier au cœur de la démarche en tant que sujet de développement. L'absence d'expériences transmises ou directes et le manque de reconnaissance jouent un rôle capital dans le développement biographique de ces jeunes. Le thème central est la quête des expériences qu'ils pourraient faire eux-mêmes dans le monde. Les **relations de couple** et les **réseaux sociaux** jouent un rôle nettement plus important que les interventions de professionnels dans les processus de distanciation par rapport aux groupes et aux organisations d'extrême droite ainsi qu'aux sous-cultures qui leur sont associées. Les professionnels devraient en tenir compte dans leurs concepts d'intervention.

Partie 2

Jeunes d'extrême droite: motifs de rupture définitive et socialisation familiale

(Synthèse des principaux résultats de l'étude d'Ueli Mäder et de Wassilis Kassis, Bâle)

Wassilis Kassis, Université de Bâle – unité de pédagogie du Séminaire de philosophie, et Haute école de pédagogie (Haute école spécialisée de Suisse nord-ouest), wassilis.kassis@unibas.ch

Ueli Mäder, Université de Bâle – Institut de sociologie, et Haute école de travail social (Haute école spécialisée de Suisse nord-ouest), ueli.maeder@unibas.ch

Collaboratrices scientifiques:

Saskia Bollin, Université de Bâle – unité de pédagogie du Séminaire de philosophie

Corinne Sieber, Université de Bâle – Institut de sociologie

Nina Studer, Université de Bâle – Institut de sociologie

Cette étude dirigée par Ueli Mäder et Wassilis Kassis, tous deux de l'Université de Bâle, analyse les raisons qui incitent des jeunes d'extrême droite à prendre leurs distances et rompre définitivement leurs liens avec ce milieu. L'équipe de chercheurs a fondé son enquête sur une série de questions: quels sont les facteurs qui dissuadent ces filles et ces garçons d'une participation active dans la scène d'extrême droite? L'environnement familial et les relations avec d'autres jeunes du même âge sont-ils de nature à favoriser cette rupture? De quelle manière ces anciens militants se «réinsèrent-ils» dans la société? Quelles idées et valeurs défendent-ils par la suite? Quels événements influent-ils sur le déclenchement du processus de rupture?

Avant de répondre à ces questions, il importe de définir de quelle manière les jeunes prennent leurs distances avec les mouvements d'extrême droite.

Schémas de pensée propres des milieux d'extrême droite

C'est précisément dans les valeurs, les exigences politiques et les caractéristiques spécifiques de l'extrémisme de droite que le processus de distanciation trouve ses origines. On mentionnera à titre d'exemple: le national-socialisme, l'antisémitisme et le racisme; la xénophobie, le sexisme, le nationalisme et l'ethnocentrisme; le culte du «Führer», l'autoritarisme et l'acceptation de la violence.

Les doctrines d'extrême droite se distinguent par deux aspects principaux: premièrement, il s'agit **d'idéologies qui prônent l'inégalité** et la **domination**. Ces schémas de pensée se traduisent par le dénigrement de catégories de personnes déterminées et les discriminations fondées sur les conditions de vie et concrétisées sous la forme d'une inégalité de traitement – sociale, économique, culturelle, juridique et politique – entre citoyens suisses et ressortissants étrangers. Le second trait caractéristique de ces modèles idéologiques est **l'acceptation de la violence**, laquelle va de la conviction de l'existence immuable de la violence à l'approbation de la violence exercée par autrui en passant par la disposition propre de l'individu à la violence et au passage à l'acte. Concrètement, cela signifie que deux conditions doivent être remplies pour que la rupture avec le parti ou l'organisation d'extrême droite puisse être considérée comme définitive: non seulement le jeune doit avoir cessé tout contact avec ses anciens «camarades», mais il doit aussi rejeter tout discours instituant l'inégalité (préjugés racistes et autres opinions associées à l'acceptation de la violence).

En Suisse, la plupart des **programmes de rupture** et les réseaux sociaux régionaux (regroupant l'école, des travailleurs sociaux et les forces de l'ordre) ont pour but de favoriser la réinsertion des jeunes d'extrême droite dans la société dite «normale» en aplanissant les difficultés et obstacles éventuels. Les mesures prévues s'adressent en priorité à des filles ou des garçons enclins à la violence. Il convient toutefois de noter que les personnes qui nourrissent des préjugés xénophobes ou antisémites ne sont pas toutes impliquées dans des actes de violence et ne sont pas forcément actives dans les milieux de l'extrême droite.

Personnes interviewées

D'une durée de trois ans, cette enquête à long terme a pris fin au printemps 2007. L'axe directeur de l'étude était la dimension biographique individuelle: les participants ont ainsi été interrogés sur leur histoire personnelle, leurs opinions, leurs expériences avec les groupements d'extrême droite et les motifs de rupture à la lumière du contexte familial et social. La collecte de données s'est déroulée en deux temps.

Durant la première phase, les chercheurs ont interviewé au total 40 personnes (35 hommes et 5 femmes) d'âge compris entre 14 et 35 ans, qui étaient ou sont encore affiliées à différentes formes de partis ou d'organisations d'extrême droite. Deux tiers d'entre elles étaient âgées de 15 à 20 ans, tandis que le tiers restant avait plus de 30 ans. L'âge moyen oscillait entre 18 et 23 ans. Pendant la durée du sondage, treize jeunes ont quitté définitivement la scène de l'extrême droite. Dans dix autres cas, la rupture était difficilement vérifiable et la question se posait de savoir s'ils devaient être considérés comme faisant encore partie d'un groupuscule extrémiste. Le témoignage de ces dix jeunes gens a donc revêtu un intérêt central pour les chercheurs, car leur statut ambivalent a mis en lumière des facteurs susceptibles de favoriser la rupture ou, au contraire, de nature à l'empêcher.

Pour la seconde phase, les chercheurs ont pu réinterroger 27 (24 hommes et trois femmes) des 40 participants au premier volet (soit un taux de 68%). Au cours de cette période, deux membres supplémentaires de cliques d'extrême droite et trois autres jeunes dont la situation était ambiguë ont rompu tout lien avec ces milieux. L'équipe de chercheurs s'est en outre entretenue avec deux couples de parents dont les enfants n'avaient pas pris part à l'étude. Les vues exprimées par ceux-ci se recoupent avec les résultats obtenus après dépouillement des nombreuses informations recueillies.

Une société sous serment

Apparues dans les années 1990, les cliques d'extrême droite constituent de nouveaux groupuscules de jeunes affiliés à la culture extrémiste de droite. La pratique de la discrimination et de l'oppression les distingue des autres groupes de jeunes. S'affichant publiquement, les cliques ont défini leurs champs d'action en choisissant le lieu et le moment de leurs interventions et mènent une **«politique de la rue»**. Elles ont une sous-culture clairement définie qui s'exprime au travers de leur tenue vestimentaire, de fanzines (magazines destinés aux membres de la scène), d'emblèmes et d'actions communes à caractère raciste, nationaliste et antisémite. Il s'agit d'une société sous serment, qui prétend devoir se défendre contre les ennemis extérieurs. En son sein, la solidarité n'y est pas un vain mot.

Quitter une clique s'avère difficile compte tenu des valeurs prônées, à savoir: **l'esprit de camaraderie, la solidarité, l'honneur et la fidélité**. La jeune personne est intégrée à un véritable réseau social. Contrairement aux autres groupes de

jeunes, les membres d'une clique sont très soudés. Trois éléments fondamentaux garantissent cette cohésion:

- les discours d'intégration/exclusion – se référant constamment à la nation et au groupe – qui façonnent l'image de l'ennemi, déclenchent les processus de dépersonnalisation et aboutissent à l'exécution d'actes de violence physique lorsque certaines conditions sont réunies;
- les actions collectives ritualisées qui font se développer l'identité commune, déprécient l'identité personnelle et restreignent la faculté d'agir de manière autonome;
- les codes distinctifs définis tels que les vêtements et le style de musique.

Au sein de ces groupuscules que les adultes ne peuvent guère contrôler, l'individu est contraint de s'affirmer, de se soumettre à l'autorité du groupe et de se démarquer des autres mouvements de par son apparence, ses actes et des provocations. La pression interne est très forte, permettant ainsi à la violence et à la dangereuse dynamique de groupe de s'exprimer. Composé essentiellement de jeunes hommes, un groupe d'extrême droite compte toutefois également quelques **femmes** dans ses rangs. Celles-ci ne se contentent pas uniquement d'être la petite amie d'un des membres. Les chercheurs distinguent deux types d'adhérentes: la co-initiatrice et la suiveuse. Membre à part entière du groupe, la **co-initiatrice** exerce des fonctions-clé. Le milieu étant essentiellement masculin, elle doit s'affirmer de la même façon que les hommes. Quant à la **suiveuse**, c'est un membre indépendant et reconnu. Toutefois, elle n'assume aucune responsabilité. Son rôle consiste à apporter son soutien tout en restant au second plan.

Quatre types de cliques

Dotée d'une structure hétérogène, la scène d'extrême droite comprend quatre types de cliques:

- Les **groupements sans attachement idéologique** comptent un grand nombre de membres. Ils ont des conceptions défensives de l'inégalité. Viennent s'y ajouter un faible degré de politisation et une structure essentiellement horizontale, dotée de deux niveaux uniquement (membres-clé et suiveurs). Leurs membres – aussi bien des filles que des garçons – sont âgés de 12 à 18 ans et se rassemblent, de préférence, dans des lieux publics (p. ex. places de gare);
- Les **groupements patriotiques et nationalistes** se composent également de nombreux adhérents et partagent les mêmes conceptions que les groupements libres. Formellement définie, leur structure organisationnelle comprend une hiérarchie à trois niveaux (dirigeants, membres-clé et suiveurs). Par ailleurs, ils sont fortement politisés et bien organisés. Leurs membres – majoritairement masculins – sont de tous âges et issus de familles aisées (bourgeoise). Les objectifs politiques y occupent une place centrale.

- Leur vocabulaire les démarque, d'une part, des partis de droite et, d'autre part, des skinheads extrémistes de droite;
- les **cliqes informelles** sont de petits groupes. Leurs conceptions de l'inégalité sont ambivalentes. Elles possèdent une structure organisationnelle en partie formelle dont la hiérarchie comprend trois niveaux (dirigeants, membres-clé et suiveurs). Elles sont de peu à moyennement politisées. Ces groupes sont plus organisés que les groupements libres mais moins politisés et plus repliés sur eux-mêmes que les groupements patriotes et nationalistes. D'âges variés, leurs membres – dont environ un quart sont des filles – se réunissent dans des lieux privés ou publics et proviennent pour la majorité de familles bourgeoises unies. Leur petite structure leur permet d'entretenir entre eux des contacts plus étroits et plus constants;
 - les **camaraderies** sont des associations de petite taille ayant des conceptions offensives et très ancrées de l'inégalité. Leur structure organisationnelle formellement secrète et fermée est dotée d'une hiérarchie puissante à deux niveaux (dirigeants et membres-clé). Elles ne sont guère politisées étant donné que leur objectif n'est pas de participer à la vie politique. Elles rejettent le système en bloc. La rigidité de l'organisation ne laisse aucune place aux suiveurs. Les camaraderies sont composées d'hommes âgés de 20 à 30 ans qui ont des points de vue extrêmes et/ou des problèmes psychiques. Les femmes y sont présentes en très faible nombre, car elles ne sont pas les bienvenues dans ce type particulier d'organisation. Les camaraderies se considèrent comme l'**élite** de la scène d'extrême droite.

Intégration au sein de groupuscules extrémistes de droite

Exception faite des camaraderies, les groupuscules d'extrême droite possèdent une structure occasionnelle, qu'il est relativement aisé d'intégrer. En effet, ils n'exigent aucune faculté particulière. L'acceptation de la pensée commune suffit pour qu'un jeune soit reconnu comme l'un des leurs.

Deux types de développement jouent un rôle décisif dans l'intégration d'un groupuscule mais également dans les raisons qui incitent un jeune à en sortir:

- la satisfaction de besoins psychiques, sociétaux et/ou spécifiques de l'adolescence tels qu'ils apparaissent à des **phases déstabilisantes de la vie** (puberté, transition école – apprentissage - vie professionnelle) est au cœur du **type compensatoire**. Il y a peu de risques que ces jeunes fassent une longue carrière dans les milieux de l'extrême droite. Peu nombreux sont ceux qui rejoignent ces formations par conviction politique et idéologique. Ce type est très répandu au sein des groupuscules qui se réunissent dans les lieux publics et dont l'appartenance à l'extrême droite est facilement reconnaissable. Un nombre croissant de jeunes ayant achevé l'enseignement primaire («Hauptschule» en Suisse alémanique) ou secondaire («Realschule» en Suisse alémanique) s'y côtoient;

- le **type ambitieux** implique une adhésion aux idées d'extrême droite. Les jeunes intègrent un groupuscule par conviction politique et idéologique. Ils ont développé très tôt, c'est-à-dire entre dix et quinze ans, des **opinions tranchées sur les normes et valeurs à privilégier**. Leur motivation principale consiste à changer les rapports sociétaux et à renforcer la scène. Les facteurs familiaux, les traits de personnalité (entêtement, penchant pour l'extrême et expérience précoce de ce que signifie **être victime**) ont une influence décisive. Ces jeunes séjournent plus longtemps dans les milieux extrémistes de droite. Ils sont d'origine sociale et d'âges variés. En effet, l'on compte des adultes parmi eux.

Rupture avec les groupuscules extrémistes de droite

Les raisons qui motivent un départ des milieux d'extrême droite se fondent sur différents facteurs et expériences. L'on distingue six motifs qui conduisent les personnes à faire ce choix.

a) Les groupuscules extrémistes de droite, un système qui fonctionne mal

L'élément fédérateur au sein du groupe n'est pas l'idéologie individuelle mais **l'idéal de «camaraderie»**. Les problèmes personnels sont mis entre parenthèses, la peur et la tristesse considérées comme une faiblesse. Les contacts amicaux ont plutôt lieu en marge des activités du groupe. Ils favorisent la rupture avec ce dernier et le détachement de l'identité collective. Le tissu social déficitaire occasionne rapidement des **divisions** lorsque des conflits internes éclatent. Le fait que les jeunes prennent conscience des contradictions qui existent entre la théorie véhiculée et la pratique les encourage également à quitter le groupe.

b) Contacts positifs avec les «étrangers»

Les expériences positives faites avec des «groupements ennemis» font disparaître les conceptions d'inégalité lorsque certaines conditions sont réunies. Citons notamment les contacts positifs réitérés, les situations dans lesquelles la coopération est nécessaire (p. ex. cohabitation au sein d'institutions, intérêts communs pour des loisirs). Des contacts indirects via des copains qui entretiennent de bonnes relations avec de jeunes étrangers favorisent la rupture avec le groupe.

c) Inefficacité des actions face aux ambitions politiques et idéologiques

La scène extrémiste de droite se trouve aux prises, d'une part, avec son fonctionnement axé sur la provocation intentionnelle et, d'autre part, son désir de légitimation sociale, le but étant d'être considérée comme un intervenant crédible. Qu'ils soient de type compensatoire ou ambitieux, les jeunes désireux de quitter le milieu estiment que leur adhésion au groupe ne leur apporte rien. Plus le temps passe, plus la violence leur paraît dénuée de sens car les conflits locaux persistent. Les membres d'une camaraderie qui attachent une grande importance à l'idéologie, perçoivent

l'inefficacité de leur action tant au niveau sociétal que politique. Celle-ci allant de pair avec leur marginalisation, ils ne se sentent pas pris au sérieux comme individus.

d) Saturation au regard des besoins ressentis

Chez le type compensatoire en particulier, la vie de groupe est monotone. Les confrontations constantes avec les forces de l'ordre, les procédures judiciaires et les conflits permanents deviennent pesants. Les jeunes n'ont guère le temps de reprendre leur souffle. En tant que membres du groupe, ils ne peuvent effectivement pas se retirer des actions et ce, en vertu du principe de solidarité. Par ailleurs, leur espace privé est très restreint. La fixation sur des modèles de pensée définis engendre également la saturation.

e) Burn-out

Le type ambitieux, tout spécialement, présente les symptômes du burn-out. Ceux-ci illustrent les attentes personnelles trop élevées en matière d'efficacité et, partiellement, un fort besoin de reconnaissance. En outre, le rapport entre les efforts à fournir et les résultats obtenus est disproportionné, notamment quand la personne concernée exerce des fonctions dirigeantes au sein du groupe. Les contacts sociaux pivotent presque exclusivement sur l'engagement personnel. Il leur est difficile de concilier l'existence à l'intérieur du groupuscule et les responsabilités inhérentes à d'autres domaines de la vie.

f) La procédure pénale perçue comme une humiliation.

Les procédures pénales incitent-elles les jeunes à quitter les groupuscules d'extrême droite? Voilà une question qui divise nombre de chercheurs. Une procédure pénale a des effets bénéfiques lorsqu'elle est engagée rapidement après que le délit a été commis et que la jeune personne est condamnée à fournir une prestation qui requiert un investissement personnel appréciable, telle qu'une action sociale. Plus l'identification au groupe est forte, plus la procédure pénale est valorisée au sein du groupuscule.

Autres facteurs influant sur la motivation à quitter un groupuscule d'extrême droite

D'autres facteurs provenant de l'environnement des jeunes peuvent également les influencer à quitter le groupe, renforcer leur motivation mais aussi l'amoinrir. Les chercheurs ont défini deux catégories principales.

- **Facteurs personnels:** développement de la jeune personne, identité, personnalité, aspects biographiques. Les jeunes qui ont passé les étapes que sont l'adolescence et la puberté sont plus sûrs de leurs sentiments, ont une forte personnalité et sont responsables d'eux-mêmes. Leur développement les conduit à déplacer leurs centres d'intérêts, à se recentrer sur leur vie privée et à faire de nouvelles expériences. Les jeunes qui ont une passion et d'autres d'intérêts considèrent le groupe immuable avec toujours plus de circonspection.

- **Facteurs sociaux:** type de clique, réseau dans lequel se côtoient des personnes du même âge, famille, opinion publique, être dans la norme (pression sociale). Plus une personne fréquente assidûment le milieu extrémiste de droite, plus tôt les contacts antérieurs sont rompus. En règle générale, les camaraderies – cercles d’amis (clique d’extrême droite – gens «normaux») ne font pas bon ménage. L’adhésion à un groupuscule occupe la quasi-totalité du temps libre. Il est donc difficile d’entretenir d’autres contacts. La perte d’amis peut ainsi déclencher un processus de réflexion. En vue de soutenir la personne souhaitant quitter le groupe, il est donc primordial de réactiver les anciens réseaux de **relations, de collègues et d’amis**.

Contrairement aux amis et collègues du même âge, la **famille** ne peut guère influencer sur le processus permettant à l’adolescent de sortir de ce milieu. C’est pourquoi il est indispensable que les jeunes concernés possèdent un bon réseau d’amis à même de les soutenir. L’influence des parents n’est pas négligeable si tant est qu’ils aient maintenu des relations avec leur enfant et qu’ils se montrent **prêts à dialoguer** avec lui. Les parents et/ou la famille évite ainsi que leur enfant ne se radicalise. Le dialogue est impératif afin que les parents puissent jouer leur rôle de soutien après que leur enfant s’est séparé du groupe.

L’**environnement professionnel** ne contribue que de manière limitée à une réflexion approfondie sur les valeurs et l’idéologie défendues. Nombre de supérieurs ne se sentent pas responsables de la sphère privée des jeunes.

L’**influence des médias** sur la motivation à quitter un groupuscule d’extrême droite est évidente. Si les reportages sur les agresseurs extrémistes de droite peuvent inciter des suiveurs à sortir du milieu et affaiblir la cohésion du groupe, ils sont aussi susceptibles de consolider les liens. Les réactions du grand public peuvent également être à double tranchant. En effet, si l’**opinion publique** ne réagit pas suffisamment à une situation mettant en scène des extrémistes de droite, les jeunes peuvent penser qu’ils accomplissent la volonté du peuple. Toutefois, des réactions négatives peuvent aussi contribuer à renforcer la cohésion du groupe. L’interprétation des réactions de l’opinion publique dépend du degré d’identification et/ou du radicalisme personnel et de celui de la clique. Plus un groupuscule est radical et plus la jeune personne s’y sent intégrée, moins elle aura l’occasion de se rendre compte et d’admettre les contradictions.

Les conséquences du départ du groupuscule

Quitter le groupuscule est une démarche qui n’est pas exempte de problèmes. Il est plus difficile de sortir d’une camaraderie que d’un groupement informel. Quand la jeune personne a-t-elle rompu avec le milieu? Les chercheurs distinguent trois types d’évolution après la séparation:

1. Rupture définitive. Les chercheurs parlent de rupture définitive lorsque les jeunes personnes n’ont plus aucun contact avec le groupuscule et la scène d’ex-

trême droite et que leurs conceptions de l'inégalité sont nettement plus modérées. Ces jeunes ne fréquentent plus du tout leur ancienne clique.

2. Distanciation. Les jeunes ont encore des conceptions latentes de l'inégalité. La personne de type ambitieux, surtout, rejoindra un parti de droite dans l'espoir d'exercer davantage d'influence au sein d'un groupe reconnu par l'opinion publique. Quant au jeune de type compensatoire, qui se caractérise par des conceptions idéologiques et politiques limitées voire inexistantes au moment de son entrée dans le groupuscule, il n'a pas été amené à se confronter consciemment à des idées prônant l'inégalité vu que le sentiment d'identification en matière d'idéologie et de politique était moindre. Rétrospectivement, les personnes désignent leur adhésion à un groupuscule comme étant une période de leur vie. Après s'être distanciés du groupe, ils ne procèdent à aucune confrontation différenciée avec les programmes politiques. Ces jeunes conservent leur conception de l'inégalité.

3. Adhésion à un parti politique de droite. Dans un tel cas, le danger réside dans le fait que les personnes concernées n'abandonnent pas leurs conceptions de l'inégalité mais qu'elles les rationalisent. Dans ce contexte, le jeune qui a quitté son groupe trouve, sous une forme synthétisée, une confirmation – reconstruite par la société – de ses convictions fondamentales, qu'il doit cependant garder secrètes en raison du statut officiel de son parti. Les jeunes concernés ne se penchent donc pas, rétrospectivement, sur leur passage dans un groupuscule d'extrême droite.

Conclusions des chercheurs: mieux vaut une rupture définitive!

On retiendra d'une manière générale que les trois évolutions vont de pair avec une distanciation de l'usage de la violence. En quittant la clique, la jeune personne remet en question sa propre violence. Politiquement parlant, elle garde une image conservatrice de la société et se montre très méfiante envers l'élite politique qui, selon elle, agit de son proche chef, sans mandat politique. Parallèlement, ces jeunes trouvent que la Suisse possède un bon système politique. C'est pourquoi l'on ne peut pas parler de lassitude politique.

Par ailleurs, les effets de la socialisation des cliques mettent clairement en évidence le fait que l'adhésion à un groupuscule ne constitue généralement pas une phase provisoire liée à la puberté. C'est pourquoi le travail de prévention revêt à cet égard une importance capitale. Plus concrètement, cela signifie que qu'il faut accorder beaucoup d'attention aux facteurs qui incitent les jeunes à quitter un groupuscule et qui ont été développés plus haut: renforcement du réseau de pairs, disposition des parents et de la famille à dialoguer et confrontation des jeunes aux procédures pénales, c'est-à-dire le fait que la procédure suive de très près le délit et que l'on demande au jeune délinquant une prestation personnelle qui le marquera, comme un travail social par exemple.

Partie 3

Jeunes dans l'ombre de la violence d'extrême droite

**Synthèse de l'étude réalisée par Martin Schmid et Marco Storni,
ecce – communauté pour la recherche sociale, Bâle**

Quels sont les jeunes qui deviennent victimes de la violence d'extrême droite? Dans quels lieux et à quels moments les agressions se produisent-elles? A combien le nombre d'actes de violence s'élève-t-il? Existe-t-il des liens entre le lieu, le moment et le type de victimes? Comment la situation dégénère-t-elle? Comment les victimes et les agresseurs se comportent-ils pendant l'incident? Quel est le rôle des victimes? Quelle attitude les autorités (police, justice) et l'environnement social adoptent-ils face à une victime? Quelles prestations d'aide des tiers proposent-ils aux personnes concernées? A quels troubles une victime est-elle exposée à long terme? Voilà les questions sur lesquelles les chercheurs Martin Schmid et Marco Storni, du bureau bâlois ecce – communauté pour la recherche sociale, se sont penchés dans le cadre du Programme national de recherche 40+ (PNR 40+) «Extrémisme de droite – causes et contre-mesures».

Le projet de recherche aborde la violence motivée par la doctrine d'extrême droite et ses conséquences du **point de vue des victimes**. Les agressions concernent essentiellement des jeunes. Etant donné que ces actes de violence ne font que rarement l'objet de plaintes, le grand public n'en a pas connaissance. Jusqu'à présent, les recherches sur l'extrême droite menées en Suisse alémanique se sont presque exclusivement concentrées sur les causes d'une telle violence et sur les motivations des jeunes auteurs. Aucune étude ne se penchait explicitement sur les victimes d'agressions commises par des extrémistes de droite. Aussi le présent travail de recherche comble-t-il une **lacune** fondamentale.

La présente synthèse comprend trois parties. Le premier **chapitre (A) «Victimisation primaire»** dévoile les **dimensions prises par la violence d'extrême droite** et décrit la manière dont ces violences se produisent. Pour ce faire, **2975 jeunes** en classe de formation post-obligatoire du **nord-ouest de la Suisse** (au total **183 classes**) ont répondu à un questionnaire. Au moment de l'enquête – soit en septembre 2005 –, ces jeunes étaient âgés de 16 à 20 ans. Le deuxième **chapitre (B)** consiste en une enquête détaillée réalisée auprès de **26 jeunes** issus de toute la Suisse (quatre femmes, 22 hommes, 18 Suisses, cinq binationaux, trois étrangers âgés de 16 à 26 ans). Il informe sur les **dommages supplémentaires** que la réaction inadéquate de l'environnement social et/ou des instances formelles de contrôle social cause aux victimes (**victimisation secondaire**). Dans le troisième et dernier **chapitre (C)**, les interviews de ces 26 jeunes fournissent par ailleurs des informations sur les troubles psychiques consécutifs à l'agression (**victimisation tertiaire**) et sur les stratégies permettant de rétablir l'équilibre social et psychique.

Nombre d'élèves sondés

	BS	BL	AG	Total	en %
Ecole secondaire	160	348		508	17.1 %
Gymnase	275	342		617	20.7 %
Solution transitoire	225	130		355	11.9 %
Formation professionnelle	776	584	78	1438	48.3 %
Ecoles privées, classes de langue étrangère	57			57	1.9 %
Total	1493	1404	78	2975	100 %

Composition de l'échantillon d'élèves selon leur âge, leur sexe et leur nationalité dans chaque catégorie

Catégorie	Age moyen	% de filles	% d'étrangers	N
Formation professionnelle	18,5	32,1	20,5	1438
Enseignement secondaire	17,5	64,9	16,2	508
Gymnase	17,3	50,8	10,1	617
Solutions transitoires	16,9	51,5	42,4	355
Ecoles privées	24,8	24,1	31,0	29
Ecoles de langue étrangère	18,5	67,9	96,0	28
Total	18,0	44,2	20,9	2975

Définitions

Comment les chercheurs définissent-ils les notions de «violence», d'«extrémisme de droite» et de «victime»?

- **Violence:** Les chercheurs entendent par ce terme les menaces proférées à un individu ou les agressions physiques à son encontre. Les actes de violence sont commis dans le cadre d'une interaction sociale qui implique des personnes individuelles ou des groupes. Cette constatation exclut la violence structurelle et indirecte ainsi que celle exercée contre du matériel et des équipements.
- **Victime:** Cette notion doit résulter d'une expérience personnelle concrète de la violence physique. En outre, l'acte doit être entièrement imputé à une personne ou à un groupe. Il y a victimisation par la violence d'extrême droite lorsque la victime peut (clairement) ranger les auteurs dans le camp extrémiste de droite et ce, en raison de leur apparence, de leur attitude et de leur jargon.

- **Extrémisme de droite:** Idéologie qui prône l'inégalité et dont les adeptes sont disposés, en général, à faire usage de la violence et/ou à l'accepter. L'inégalité sociale, ethnique et raciale constitue son point de départ. La diversité est rejetée en bloc. La violence s'impose donc comme un moyen légitime d'atteindre les objectifs fixés vu que les discours démocratiques et raisonnés sont réfutés et que la nécessité de lutter est mise en exergue.

Cinq types de victimes

En se fondant sur les 26 interviews réalisées, MM. Schmid et Storni ont identifié cinq types de victimes, leur sous-culture et leur mode de vie. Toutefois, les deux chercheurs indiquent expressément que les frontières entre chaque catégorie de victimes sont mouvantes.

a) La victime représentative («bouc émissaire»)

Cette catégorie regroupe tous les jeunes qui deviennent des victimes non pas parce que leurs agresseurs haïssent leur personnalité mais parce qu'ils sont les représentants d'une sous-culture ou d'un groupe de population déterminé. Aux yeux de l'extrême droite, ils incarnent l'image de l'ennemi. Leur apparence, leur tenue vestimentaire et leur attitude permettent de les distinguer. Au sein de cette catégorie, les deux chercheurs ont dégagé quatre types de sous-cultures: les **jeunes de gauche engagés** (dans un parti ou une ONG et fréquentant des lieux connus pour être alternatifs), les **jeunes de la gauche alternative** (facilement identifiables à leur apparence extérieure. Il s'agit de punks et de jeunes qui consomment des drogues douces. Ce groupe fréquentent lui aussi des lieux connus pour être alternatifs), les **groupes marginaux** (sans domicile fixe, toxicomanes) et les **jeunes issus de la migration** (reconnaissables surtout à des caractéristiques physiques telles que la couleur de la peau).

b) La victime prête à faire usage de la violence

Les personnes classées dans cette catégorie ne sont pas des victimes au sens propre du terme. Il est fort possible que, comme les jeunes extrémistes de droite, elles laissent s'exprimer la violence. En règle générale, les conflits éclatent entre des sous-cultures ou des cliques rivales. Cette notion générale englobe trois groupes de jeunes pouvant être considérés comme des victimes prêtes à faire usage de la violence: les **militants autonomes de gauche** (les manifestations servent très souvent de plate-forme à la violence), les **cliques composées de jeunes étrangers** (altercations très fréquentes avec les extrémistes de droite) et les **redskins** (skinheads sans affiliation avec l'extrême-droite qui se considèrent comme étant les «vrais skins»).

c) La victime accidentelle

Les victimes accidentelles ne peuvent pas être définies comme faisant partie d'une sous-culture. En effet, elles ne sont pas en mesure de nommer les raisons ayant conduit à l'agression. Ni leur apparence, ni leur statut social, ni leurs opinions poli-

tiques ne sont de nature à susciter le déchaînement de la violence d'extrême droite.

d) La victime «collatérale»

La personne concernée devient une victime lorsqu'elle intervient au cours d'une agression en vue de porter secours à la personne véritablement agressée et d'empêcher que la situation ne dégénère davantage. Il peut s'agir d'amis ou de collègues de la personne agressée ou bien d'un tiers n'ayant aucun lien avec elle.

e) La victime spécifique

Cette catégorie de victimes ne peut pas non plus être classée dans une sous-culture. Il convient cependant de souligner que victimes et agresseurs se connaissent. Bien que les victimes n'affichent aucun signe distinctif, les auteurs sont au fait de leur appartenance religieuse, de leur tendance sexuelle ou de leurs sympathies pour les idées véhiculées par des mouvements alternatifs de gauche.

TYPE DE VICTIMES

SOUS-CULTURE

**Victime prête à faire usage
de la violence**

Jeunes autonomes de gauche

**Bandes composées de jeunes
étrangers**

Redskins

**Victime représentative
(«bouc émissaire»)**

Jeunes de gauche engagés

Jeunes de la gauche alternative

Groupes marginaux

Jeunes issus de l'immigration

Victime accidentelle

Victime spécifique

Victime «collatérale»

CARACTÉRISTIQUES

- **Groupes de jeunes rivaux prêts à faire usage de la violence s'affrontent entre eux.**
 - **Rôles de victimes et d'agresseurs se confondent.**
-

- Confrontations avec les extrémistes de droite = culture et loisir
 - Apparence peu soignée et «provocatrice» (punks, etc.)
 - Politiquement à l'extrême gauche
 - Disposition à la désobéissance civile
 - Forte consommation de drogue et d'alcool
-

- Hip-hop = culture et loisir
 - Clubbers
 - Nombreux séjours dans les maisons de la jeunesse
 - Jeux électroniques et télévision à outrance
-

- Ska, reggae, punk
 - Participation fréquente à des concerts
 - Apparence classique de skinheads
-

- **Caractéristiques physiques = élément déclencheur de l'agression**
 - **Victimes correspond à l'image de l'ennemi pour les extrémistes de droite**
-

- Engagement politique et culturel, au sein d'associations, d'ONG
 - Aucune préférence musicale
 - Centres d'intérêts multiples
 - Attitude critique vis-à-vis de la société
 - Distance par rapport à l'extrémisme
-

- Groupe de pairs, extrême importance de la clique
 - Punk, ska, métal, reggae, hardcore
 - Participation à des manifestations
 - Forte consommation de haschisch et d'alcool
-

- Apparence négligée
 - Drogues dures
 - Sans domicile fixe
 - Aucune influence exercée par une sous-culture
-

- Caractéristiques physiques déterminantes (couleur de peau, originaires des pays du sud)
 - Aucune influence exercée par une sous-culture
-

- **Aucun signe distinctif**
 - **Appartenance à une association**
 - **Image du monde positive, importance de la pensée sécuritaire, choix de la profession axé sur les objectifs**
 - **Politiquement neutre**
-

- **Aggressions et provocation se répétant sans cesse**
 - **Auteurs et victimes se connaissent**
 - **Aucun signe distinctif mais les auteurs les connaissent**
-

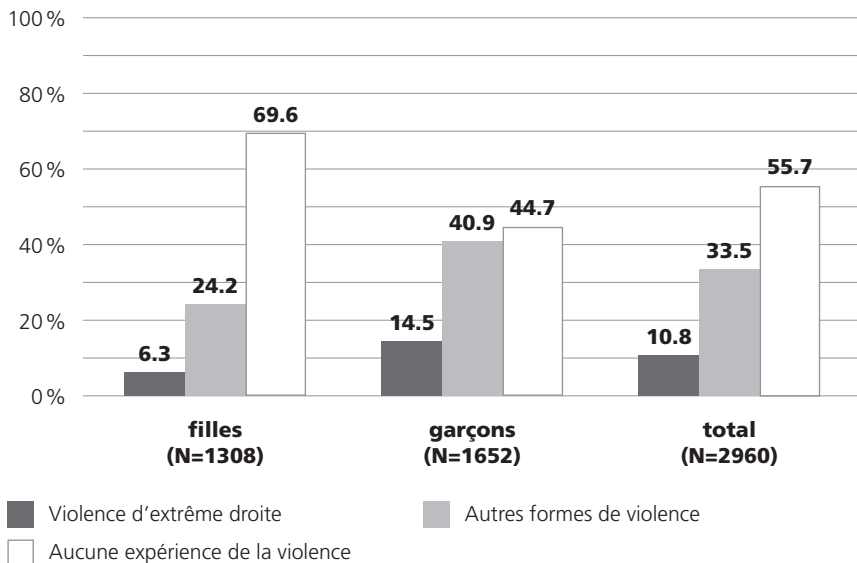
- **N'est pas elle-même une cible directe**
 - **Ami ou connaissance de la victime, intervenant extérieur**
-

A. Victimisation primaire: l'agression au sens propre du terme

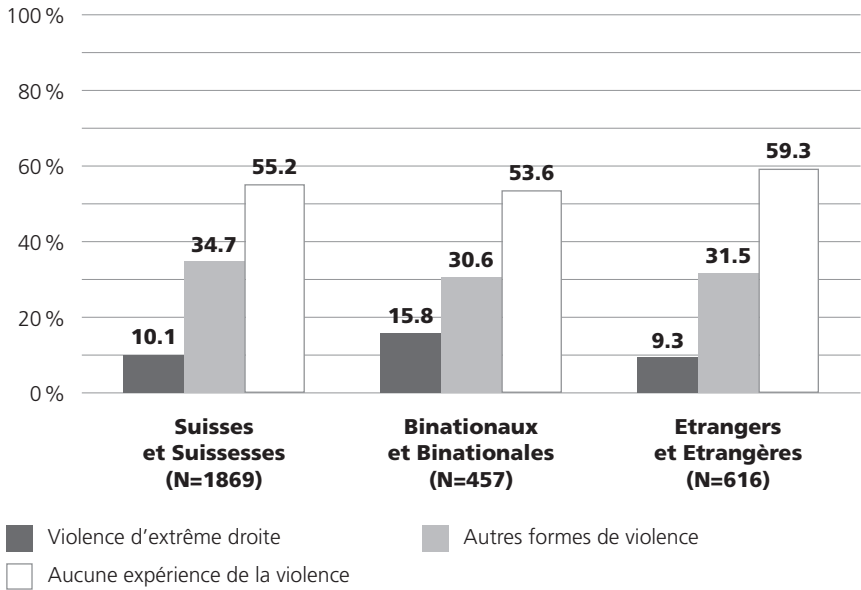
L'on entend par «victimation primaire» l'acte criminel en lui-même. Il peut s'agir d'un cambriolage, d'un vol à l'étalage, d'un délit de fraude ou d'une agression. De tels actes peuvent s'étendre sur une durée relativement longue (p. ex. dans le cas d'un enlèvement) ou ne durer qu'un bref laps de temps (p. ex. vol à la tire).

Qui sont les victimes de la violence d'extrême droite? Combien de jeunes gens en ont été victimes? Où et quand les agressions ont-elles lieu? Pour le découvrir, les deux chercheurs ont demandé à **2975 jeunes** en classe de formation post-obligatoire du **Nord-ouest de la Suisse** (au total **183 classes**) de répondre à un questionnaire. Parmi eux, 322 ont, en l'espace de cinq ans, déjà été impliqués une fois dans une rixe les opposant à des extrémistes de droite. Entre 2000 et 2005, **un jeune sur dix** (10,8 %) a été victime de la violence d'extrême droite ou a reçu des menaces sérieuses.

Expérience de la violence chez les jeunes



Nationalité des jeunes concernés



Violence dans les lieux publics

Les actes de violence d'extrême droite se produisent principalement dans les lieux publics, la plupart du temps le week-end, en soirée ou dans la nuit. Ils se déroulent généralement sur les **places** et dans les **rues**. Les **gares**, les **arrêts de tram** et les **transports publics** en sont le théâtre privilégié. Les individus d'extrême droite sévissent également au cours d'événements et dans des endroits fréquentés par de nombreux jeunes, à savoir: les **soirées**, les **discothèques**, les **clubs**, les **fêtes** et les **festivités** traditionnelles organisées par la commune locale. La forte consommation d'alcool ajoutée à une grande disposition à la violence et à la présence de «personnes indésirables» forme un cocktail explosif. Plus de 60 % des agressions ont lieu dans les villes. Contrairement aux autres formes de violence parmi les jeunes, les actes de violence d'extrême droite sont commis presque exclusivement pendant les loisirs. La violence ne s'exerce pas dans les établissements scolaires.

Un quart des victimes sont des femmes

Les auteurs d'agression et les victimes ne se connaissent généralement pas (57,8 %) et si tel est le cas, ce n'est que de vue (24 %). Les agresseurs d'extrême droite ne font aucune distinction entre les sexes. Aussi la violence concerne-t-elle une femme dans près d'un cas sur quatre. Les femmes sont donc plus présentes du côté des victimes que de celui des agresseurs. Il importe de préciser que si des femmes se

trouvent dans le groupe des auteurs, elles influent souvent sur le choix des victimes, qui sont alors la plupart du temps des femmes.

Les agresseurs en surnombre

Les **auteurs** d'actes de violence d'extrême droite sont principalement des **hommes** presque exclusivement du même âge. Ce type de violence s'exerce en groupe. Ils commettent leurs méfaits en cliques qui comptent plus de cinq membres. Celles-ci sont soit intégralement masculines ou – dans une moindre mesure – composées d'hommes et de femmes. Les victimes, elles aussi, sont en groupe (74 %). Toutefois, dans plus **d'un tiers** des cas, les victimes se retrouvent face à un groupe d'agresseurs en supériorité numérique. Une victime **sur cinq** est même totalement seule au moment des faits.

Les consommateurs de marijuana fortement touchés

Les jeunes adoptant tel **comportement à risques** ou telle **attitude pendant leurs loisirs** s'exposent tout autant à la violence d'extrême droite que s'ils adhéraient à une sous-culture définie ou appartenaient à un groupe précis. La violence d'extrême droite se déchaîne tout particulièrement contre les jeunes qui fument de la marijuana. Parmi eux, près d'**un garçon sur quatre** a été impliqué, au cours des cinq dernières années, dans des confrontations avec des extrémistes de droite. Leur culture excessive du loisir, l'importance attachée à l'adhésion à une clique s'écartant des normes, leur présence en grand nombre et leur visibilité dans les lieux publics augmentent leur risque de se faire agresser.

Ces jeunes ont un comportement s'éloignant considérablement des normes. Leurs **conceptions hédonistes du monde** et leur rejet de la société compétitive sont à l'opposé des **idéaux d'extrême droite**. Les victimes relèguent à l'arrière plan les motifs politiques des agresseurs. Il en va bien plus des conceptions divergentes et des styles de vie réciproques. Le poids de la violence et la disposition à en faire usage comptent énormément dans ce groupe. Pour les jeunes concernés, l'animosité mutuelle et l'apparence sont les principaux motifs à l'origine des altercations violentes.

Soirées et discothèques

La majorité des actes de violence sont commis pendant des soirées ou en discothèque. Alcool et drogue aidant, la probabilité que les échauffourées éclatent s'accroît au fur et à mesure que la nuit avance. Plus des deux tiers des jeunes hommes qui ont un comportement extravagant pendant les soirées ou les loisirs, font l'expérience de la violence et ce, tant comme auteur que comme victime. Ces jeunes s'opposent très souvent aux extrémistes de droite. Le nombre de ces derniers est quasiment similaire à celui des premiers.

Ces catégories de jeunes s'exposent cependant au risque de passer du statut de victime représentative à celui de victime tout court. La xénophobie et le mépris de l'autre sont au centre du conflit. Les faits révèlent que les victimes, seules ou à

deux, font la rencontre d'un groupe d'extrémistes de droite. Etant en infériorité numérique, elles ne peuvent donc quasiment pas se défendre.

Jeunes issus de la gauche et de la gauche alternative

Les jeunes qui appartiennent à la gauche alternative et témoignent de l'intérêt pour la politique et la culture sont aussi des cibles privilégiées de la violence d'extrême droite. Au cours des cinq dernières années, près d'un **jeune homme sur cinq** et **une femme sur dix** ont été agressés par de jeunes extrémistes de droite.

Au sein de ce groupe, il convient de faire une distinction entre les victimes représentatives et celles **prêtes à faire usage de la violence**. Environ **un tiers des victimes** peuvent être classées dans la dernière catégorie. Détestant les sous-cultures d'extrême droite, la plupart de ces jeunes ont déjà fait l'expérience de la violence à maintes reprises.

Près d'un quart des jeunes de la gauche alternative entrent dans la catégorie des «victimes représentatives typiques». Souvent confrontés à la violence par surprise, ils sont incapables de dire pourquoi ils ont été la cible de l'attaque, leur comportement n'ayant rien de provocateur. Nombre d'incidents se déroulent sans qu'il ne soit fait recours à la violence physique. En effet, les victimes issues de la gauche alternative ont une formation supérieure (gymnase) et s'efforcent, dans la plupart des cas, d'empêcher que le conflit ne dégénère. N'étant pas habitués à faire usage de la violence, ils seraient en position de faiblesse face à leurs agresseurs. Il convient de souligner que les confrontations se déroulent presque toujours dans des lieux publics.

Jeunes hommes citadins

Les jeunes **issus de la migration** n'encourent généralement **guère le risque** d'être les victimes de la violence d'extrême droite. Le taux élevé d'agressions perpétrées à l'encontre d'un certain groupe de jeunes étrangers de sexe masculin – des citadins expressifs issus de l'immigration – doit être interprété en relation avec leur style de vie. Ces jeunes adultes se caractérisent par un **style de loisirs très urbain** se déroulant à l'extérieur de chez eux. Prônant des valeurs traditionnellement matérialistes, ils ont un style de vie hédoniste axé sur l'action et la consommation. En outre, ils se sentent intégrés à la culture du hip-hop. Ce groupe est fortement marqué par la violence puisque un jeune sur deux en a déjà fait l'expérience. En outre, **environ 17 % d'entre eux** ont fait les frais de la violence d'extrême droite. Force est de constater que de nombreux jeunes de cette catégorie ont été victimisés par l'extrême droite à plusieurs reprises.

Les raisons de passer à l'acte du point de vue des victimes

Selon les **jeunes issus de la migration**, ce n'est pas tant leur origine qui incite les extrémistes de droite à faire usage de la violence envers eux mais bien plus

leur tenue vestimentaire et leur attitude ainsi que leur façon de s'exprimer. Répulsion manifeste, rivalités réciproques, animosités et lutte pour **imposer sa suprématie dans les lieux publics**, tels sont les éléments repris sur les plans politique et idéologique qui exacerbent encore les conflits. La majorité des actes sont commis soit dans les endroits publics fréquentés par les jeunes étrangers soit dans les soirées. Ces altercations opposent fréquemment deux grands groupes. Les jeunes étrangers **se défendent activement** et recourent eux-mêmes à la violence. A leurs yeux, ils n'endossent donc pas le rôle de la victime sans défense.

Des jeunes passionnés d'électronique

Les **jeunes qui ont pour centres d'intérêts l'électronique et le sport et qui se réunissent pour partager ces loisirs** constituent également une cible privilégiée des extrémistes de droite. Ils n'incarnent pas la véritable image de l'ennemi véhiculée par l'idéologie d'extrême droite. L'on ne s'attend guère à ce qu'ils deviennent des victimes des groupuscules extrémistes de droite. Comparé aux autres sous-cultures et groupes ayant un style de vie différent, ils ne se retrouvent pas régulièrement impliqués dans des affrontements avec l'extrême droite. La très grande majorité d'entre eux ne sait pas pourquoi elle a été agressée ni quels étaient les motifs de leurs agresseurs. Dans certains domaines, ces jeunes affichent les mêmes préférences que les extrémistes de droite en matière d'organisation des loisirs.

Les incidents se produisent, dans une très large mesure, au cours de soirées et de fêtes organisées dans des **régions plutôt rurales**, où séjournent ces jeunes et ceux de l'extrême droite. C'est pourquoi ces jeunes doivent être classés dans la catégorie des «victimes accidentelles». Lors des altercations, les animosités ou les motifs politiques sont relégués à l'arrière plan. Le plaisir que la violence procure aux auteurs et leur alcoolisation expliqueraient davantage le passage à l'acte.

La violence d'extrême droite est arbitraire et imprévisible

La violence d'extrême droite ne s'exprime pas exclusivement contre les jeunes étrangers et les personnes adhérant à des idées de gauche. Elle doit être considérée comme un phénomène qui continue de se répandre. Arbitraire et imprévisible, elle peut se déchaîner contre des êtres qui ne correspondent pas à l'image de l'ennemi transmise par l'idéologie extrémiste de droite. **Cette dernière ne motive pas tous les actes violents.** Cependant, les agressions se fondent sur un certain «messianisme» visant à projeter sur autrui des valeurs, le pouvoir, la puissance et le respect.

Le but est d'**intimider** les jeunes victimes. De par leur présence et leur activité dans les rues, les jeunes extrémistes de droite revendiquent le respect de leur opinion et le droit d'occuper l'espace public, mais ils veulent aussi délibérément défier et provoquer. Une très grande partie des actes de violence d'extrême droite sont dirigés contre d'autres groupes dans le but de les déshonorer et de les humilier.

En revanche, les agressions insidieuses, commises avec une extrême brutalité contre une victime seule et sans défense, telles que relatées dans la presse, ne se produisent que très rarement. Toutefois, la violence d'extrême droite ne doit pas être réduite à des luttes entre des groupes rivaux. En effet, ces rivalités et ces conflits exacerbés par des **conceptions du monde différentes**, par l'idéologie d'extrême droite prônant l'inégalité et par l'attitude politique finissent par éclater dans la violence.

Motifs vagues et victimes représentatives

Comme la victimisation multiple et réciproque le prouve, une dynamique particulière est à la source des conflits entre les sous-cultures. La **défense active** exprime ainsi une réaction à une injustice prétendument commise par un groupe ennemi à l'encontre d'une sous-culture définie. Le rejet et les menaces réciproques, l'appartenance interne à un groupe et l'exclusion de l'autre groupe s'en trouvent renforcés. La mise en place d'une barrière idéologique empêche toute résolution constructive du conflit.

Dans tous les cas, il en résulte de nouvelles **victimes représentatives**. Dans de telles situations, la violence s'exerce contre la victime en tant que membre d'un groupe défini et que les agresseurs considèrent comme étant sa représentante. Pour ces personnes, la menace et la peur d'être exposées à un risque particulier sont donc bien réelles. La survenue de telles agressions peut instaurer l'insécurité au sein du groupe auquel la victime appartient. En effet, les autres membres ont le sentiment de faire partie d'un groupe sur lequel la menace d'extrême droite plane. Il découle de cette insécurité la mise en œuvre de différentes procédures en vue de rétablir les normes en vigueur.

B. Victimisation secondaire ou quand la victime subit encore les conséquences de la violence exercée à son encontre

Après l'agression, les regards se braquent généralement sur le ou les auteurs. La victime et ses proches, qui souffrent parfois de graves séquelles, sont oubliés à plus d'un titre. En égard à la compassion du public, cet «oubli» n'est certainement pas très grave. En effet, une victime ne peut sérieusement vouloir qu'un large public apprenne ce qui lui est arrivé. Cependant, les conséquences peuvent être néfastes si la victime fait face à de l'**indifférence** et du **désintérêt** et que le délit et ses répercussions sont **sous-estimés**.

Cette indifférence agit sur le sentiment de victimisation ressenti par la personne agressée et fait, ainsi, partie intégrante de la victimisation secondaire. Si l'entourage de la victime **intervenait de manière décidée**, la personne concernée aurait le sentiment que non seulement l'extrême droite et la violence ne seraient pas tolérées mais que la société les combattrait activement. Bien souvent, les victimes sont stigmatisées. Elles éveillent crainte et méfiance, leur malheur allant jusqu'à susciter une sensation de plaisir chez autrui. La tendance à **minimiser** l'agression («Ce n'est pas si grave») et à **rejeter** directement ou indirectement **la faute sur la victime** («Quand on est étranger, on évite ces endroits-là») ou simplement le fait de ne pas croire la personne agressée sont très répandus. Les personnes interrogées affirment fréquemment que l'intervention des forces de l'ordre a encore envenimé la situation.

Les **groupes marginaux** rencontrent notamment des difficultés à faire valoir leurs droits en cas d'intervention policière. Il est également déprimant pour les jeunes de voir que la police rejette la faute sur les victimes et les dissuade de porter plainte.

Le **temps qui s'écoule** avant l'audience devant le tribunal et le manque de transparence de la **procédure** se répercutent de manière décisive sur la victimisation secondaire. Certes, cela n'aggrave pas la victimisation mais cela peut empêcher la personne de la surmonter. La confiance dans le système est ébranlée lorsque l'état de droit ne laisse pas suffisamment entendre à la victime que l'extrême droite n'est pas tolérée et que les auteurs doivent répondre de leurs actes. Les audiences en elles-mêmes – pour autant qu'elles aient lieu – n'ont aucun effet négatif sur la victimisation secondaire. Elles sont justes, correctes et répondent aux attentes des victimes et ce, même si la sanction ne correspond pas toujours aux souhaits des personnes concernées.

Après avoir été agressées, les jeunes victimes cherchent d'abord de l'**aide dans leur entourage proche**, auprès d'amis, de collègues et de leurs parents. Elles

attendent d'eux qu'ils les protègent, les comprennent et leur témoignent de l'attention et de la compassion. L'environnement proche répond généralement à ces attentes. Ce n'est que dans des cas extrêmement rares qu'ils minimisent l'événement, ne croient pas en son existence et rejettent la faute sur la victime. Force est de constater que plus le réseau de relations s'élargit à d'autres cercles que celui de la famille et des amis, plus cette situation se généralise. Les personnes qui ne sont pas émotionnellement proches de la victime évaluent souvent mal la situation et demeurent insensibles à son vécu. Cette attitude engendre une double **victimisation secondaire** pour la victime, car outre cette mauvaise appréciation et cette insensibilité, le **délit commis par les extrémistes de droite est nié**. Une telle attitude nuit non seulement à la victime mais également aux possibilités d'intervention et de prévention. Par ailleurs, elle exclut tout débat politique sur le sujet.

Soutien apporté par les amis et les collègues

Les jeunes victimes de la violence d'extrême droite sont exposées à un double risque de victimisation secondaire. D'une part, les témoins, les autorités et la police minimisent la violence physique vécue ou les raisons qui ont poussé les extrémistes de droite à commettre l'agression et, d'autre part, les personnes qui ne sont pas proches de la victime ainsi que les instances formelles de contrôle social tolèrent et/ou ignorent les motifs ayant poussé les extrémistes de droite à faire usage de la violence.

Les victimes, elles-mêmes, appliquent généralement **deux stratégies** pour surmonter ce qu'elles ont vécu. La première consiste à essayer de combattre l'extrême droite avec les moyens à disposition (p. ex. engagement politique) et la seconde, à minimiser les faits. En optant pour cette dernière, les victimes capitulent non seulement face à la suprématie de la violence d'extrême droite, mais aussi face aux possibilités dont la société dispose pour agir à l'encontre de cette dernière.

Le fait que les jeunes arrivent tout de même à dépasser ce vécu est lié à leur intégration dans l'environnement social proche (**famille et amis intimes**). Celui-ci condamne les motifs de l'agression et aide la victime à surmonter son expérience. L'absence d'un cercle social intact et soudé complique considérablement la restauration de l'équilibre psychique de la personne agressée.

Dans le cadre de la victimisation secondaire, aucune distinction n'est faite entre les différents types de victimes. Chaque cas est unique. Le réseau social proche et le cercle de connaissances y réagissent de manière différenciée.

Peur des réactions négatives

Seules les **victimes prêtes à faire usage de la violence** qui considèrent l'agression non pas comme étant stressante mais comme étant positive, présentent des points communs. En effet, elles affirment à l'unanimité qu'elles ne peuvent

citer aucun effet négatif. Les jeunes enclins à la violence évaluent cette dernière différemment que ceux qui ont un style de vie pacifique. Pour les premiers, la violence demeure une **affaire privée**. Aussi n'envisagent-ils pas d'aller porter plainte à la police. Ce comportement provient peut-être du fait que certains sont déjà connus des services de police dans un autre contexte et qu'ils redoutent une réaction négative. Il se peut également que leur sous-culture soit associée à des connotations négatives dans l'opinion publique et qu'une mauvaise image ne leur colle à la peau («fauteur de trouble d'extrême gauche», «parasite social», «jeune étranger belliqueux» ou «profiteur du droit d'asile»). Ils craignent donc de donner du grain à moudre aux médias et d'en subir les préjudices. Les personnes concernées se retirent dans leur cercle social proche. Elles peuvent, à certaines conditions et en cas de menaces permanentes, **faire elles-mêmes justice** vu qu'elles ne s'attendent absolument pas à recevoir le soutien de la société et du système judiciaire.

Afin d'éviter une victimisation secondaire, les chercheurs proposent deux mesures:

- 1.** Davantage de formation: il convient de former les jeunes en vue de leur **insuffler le courage civique et de renforcer leur personnalité**. Ils doivent **apprendre à assumer leurs responsabilités**. Les résultats positifs qui en découlent peuvent également être appliqués à d'autres domaines de la vie.
- 2.** De nombreuses victimes ont constaté que la plupart du temps, les gens ignorent ce qu'est la violence d'extrême droite. L'organisation de **cours de sensibilisation** permettant de reconnaître la discrimination, l'extrémisme de droite et le racisme apporteront l'aide requise.

C. Victimisation tertiaire: les troubles subséquents à l'agression

La violence d'extrême droite peut créer chez la victime des **états de stress post-traumatiques aigus**. La personne concernée peut éprouver de **l'impuissance, de la colère, de la haine, de l'incompréhension, des envies de vengeance** mais surtout avoir peur d'être de nouveau agressée. Cette peur ne se dirige pas contre les agresseurs mais contre la sous-culture extrémiste de droite toute entière. Les jeunes qui mènent une vie discrète présenteront tendanciellement plus de troubles que les jeunes adultes ayant un comportement expressif et excessif pendant leurs loisirs. Il résulte de la victimisation tertiaire une **tendance au repli sur soi** et des **changements dans la manière de se comporter et de s'exprimer**.

D. Conclusion

Il ressort clairement des conclusions de l'enquête que les **actes de violence d'extrême droite ne sont pas des cas aussi isolés** que les comptes-rendus des médias pourraient parfois le laisser supposer. En effet, près d'**un jeune sur dix (10,8 %)** est **victime**, sous une forme ou sous une autre, de **violences d'extrême droite** pendant son adolescence.

9,6 % des jeunes interrogés **sympathisent** avec des **groupuscules d'extrême droite** ou peuvent être considérés comme faisant partie de l'un d'entre eux. Il faut prendre très au sérieux ce résultat, que les deux chercheurs jugent préoccupant car il révèle que les activités des extrémistes de droite sont très répandues. Il serait déplacé, selon eux, de les ignorer ou de les minimiser. Il faut au contraire se demander comment gérer l'existence des **mouvances d'extrême droite** et jusqu'à quel point il faut accepter et comprendre une **mentalité misanthrope**.

Dans l'espace public

C'est avant tout le comportement des jeunes pendant leurs loisirs qui peut les amener à devenir victimes d'un acte de violence à motivation idéologique. Les jeunes qui s'adonnent à des loisirs paisibles sont rarement victimes de ce genre de violence car presque toutes les agressions ont lieu dans l'espace public ou semi-public. Par contre, les **jeunes** qui, à l'instar des extrémistes de droite, aiment à se retrouver en **groupe**, ont une **consommation élevée de drogues et d'alcool** et séjournent dans les mêmes lieux que les extrémistes sont plus souvent victimes d'agressions de la part de ces derniers.

Violence aveugle

Lorsque des conflits surgissent, il s'agit fréquemment de **guérillas à connotation idéologique** entre jeunes de sous-cultures différentes. Selon les auteurs de l'étude, les multiples raisons de cette escalade de la violence résident dans la polarisation croissante des différentes sous-cultures. Or il serait erroné d'en déduire que la violence d'extrême droite est exclusivement un phénomène lié aux sous-cultures juvéniles. Schmid et Storni citent à l'appui de cette assertion les innombrables **actes de violence perpétrés à l'encontre de victimes isolés sans défense**. Les données dont on dispose ne permettent cependant pas de juger quels sont les jeunes particulièrement touchés par la violence extrémiste. Les recherches n'ont pas confirmé qu'un pourcentage assez élevé d'agressions était dû à certaines caractéristiques de la victime comme la **nationalité** ou la **couleur de peau**. Les auteurs en concluent que les jeunes extrémistes de droite ne sélectionnent pas leurs victimes de manière ciblée et que leurs attaques sont spontanées et arbitraires. Les facteurs déterminants sont les circonstances, la présence d'une victime potentielle et la disposition à faire usage de la violence contre celle-ci.

Contrôle des points névralgiques

Si l'on en croit Martin Schmid et Marco Storni, n'importe quel jeune peut être

victime de violence d'extrême droite à condition qu'il se trouve **dans un lieu public la nuit**. Ils soulignent que ce passage de l'agression ciblée à la **violence aveugle** est un phénomène nouveau pour la recherche sur l'extrémisme de droite et qu'il faudra dorénavant davantage en tenir compte dans les projets de prévention et d'intervention. Les deux chercheurs proposent donc les contre-mesures suivantes: la multiplication de **contrôles** formels aux **endroits névralgiques, comme les places publiques**, et le renforcement de la présence policière. Selon eux, il faut aussi intensifier les contrôles sociaux à ces endroits par le biais de contacts informels entre les jeunes et des travailleurs sociaux pour la jeunesse par exemple.

Point de vue des victimes

Les deux chercheurs soulignent qu'en dépit du manque de clarté en ce qui concerne les groupes-cible, le contexte idéologique joue encore et toujours un rôle capital dans la violence d'extrême droite. A elles seules, la **perception qu'ont les victimes** de l'acte et l'évaluation de ce dernier de leur point de vue prouvent manifestement que l'on ne peut classer l'acte en question dans la même catégorie que les autres formes de violences commises par les jeunes. Le fait que les autorités, l'environnement social, l'opinion et même les chercheurs nient les motifs de l'acte peut, poursuivent les auteurs de l'étude, entraîner des formes secondaires de victimisation. Cette constatation s'applique aussi aux victimes occasionnelles car celles-ci ne font pas partie des groupes-cible de l'extrême droite que reconnaît la théorie et que le statut de victime leur est ainsi dénié.

Renforcement des victimes

Les résultats de cette enquête mettent en évidence la position de faiblesse des victimes, faiblesse qui est même accentuée par les **réactions erronées** de l'environnement, celles de la police par exemple. Les jeunes déjà connus des services de police dans un autre contexte (**sans domicile fixe, dealers ou consommateurs de drogue**) ou qui sont déjà exposés aux discriminations et aux préjugés de la société en raison de caractéristiques évidentes telles que la couleur de peau se trouvent confrontés à de grosses difficultés. Ils ont souvent de la peine à expliquer clairement l'agression et à exiger leur droit. Au bout du compte, selon Storni et Schmid, ce comportement pourrait valoir à la police une perte de prestige supplémentaire.

Il serait bon pour les victimes que les actes de violence des jeunes d'extrême droite ne soient plus **minimisés**, qu'on ne les soupçonne plus d'être **elles aussi fautives** et que l'on ne fasse plus preuve de **compréhension** envers les auteurs. Pour éviter à l'avenir d'infliger aux victimes des traumatismes supplémentaires, les chercheurs proposent donc de dispenser aux policiers une formation qui leur apprendrait comment aborder les victimes de violences d'extrême droite. Cela améliorerait l'image de la police tout en incitant davantage les jeunes à porter plainte. Les contacts personnels que les jeunes policiers pourraient nouer de manière ciblée avec les jeunes pourraient aussi être efficaces dans ce contexte. Certains cantons ont déjà pris des mesures allant dans ce sens et les appliquent avec succès.

Bibliographie

Kassis W. (2005): Ausländerfeindlich motivierte Gewaltakzeptanz Jugendlicher zwischen gesellschaftlichen Dominanz- und schulischen sowie familiären Desintegrationserfahrungen: Eine Annäherung über Strukturgleichungsmodelle. In: Zeitschrift für Erziehungswissenschaft (ZfE), Heft 1, 8. Jg., S. 1-20.

Schmid, M. & Storni, M. (2007): Jugendliche im Dunkelfeld rechtsextremer Gewalt. Eine Opferbefragung in der Nordwestschweiz, vollständiger Schlussbericht. Basel: ecce gemeinschaft für sozialforschung.

Commission fédérale contre le racisme (2007): Jeunesse, Tangram, n°19.